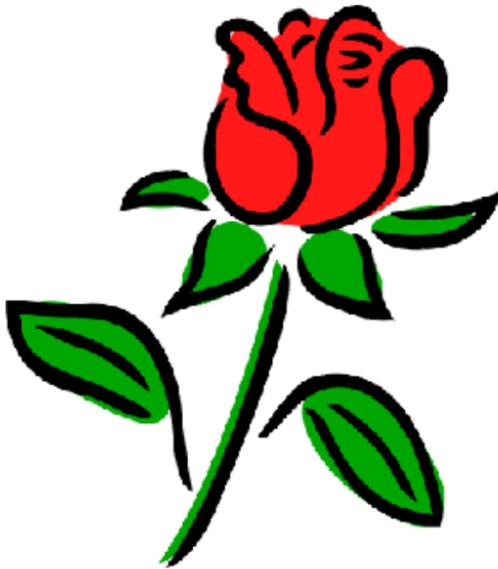


Henrik Ibsen
La comédie de l'amour

Comédie en trois actes



BeQ

La comédie de l'amour

Comédie en trois actes

par Henrik Ibsen



La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 364 : version 1.0

La Comédie de l'amour a paru dans le *Mercure de France*, en 1896, avec cette note :

« *La comédie de l'amour*, en vers, publiée en 1862, est la première œuvre d'Ibsen où il met en scène des personnages modernes. Elle succède à la série des drames historiques norvégiens. Très mal accueillie à son apparition, elle a sans doute été la cause déterminante de son départ pour l'étranger (1864) et de son long exil volontaire. »

Aucun nom de traducteur n'est précisé ; cependant il est noté : « Seule traduction autorisée par l'auteur. »

La comédie de l'amour

Comédie en trois actes

Personnages¹

Mme Halm, veuve d'un fonctionnaire.

Svanhild et Anna, ses filles.

Falk, jeune auteur, et Lind, étudiant en théologie, pensionnaires chez elle.

Guldstad, négociant.

Styver, employé.

Mlle Skære, sa fiancée.

Straamand, prêtre de la campagne.

Étudiants, hôtes, couples mariés et fiancés.

Les huit filles du prêtre.

Quatre tantes, une femme de charge, un domestique, filles de service.

¹ Halm : paille ; – Falk : faucon ; – Lind, adj. : tendre ; – Guldstad : forme de nom de ville où se trouve le radical or ; – Styver : monnaie de billon ; – Skære : pie ; – Straamand : homme de paille.

L'action se passe dans la villa de Mme Halm, sur la route de Drammen¹.

Acte premier

La scène représente un joli jardin d'un dessin irrégulier mais plein de goût ; au fond on voit le fjord et les îles au loin. À gauche par rapport au spectateur, le corps de logis principal avec une terrasse, et au-dessus de celle-ci une fenêtre de mansarde ouverte ; à droite sur le devant, un pavillon ouvert avec une table et des bancs. Le paysage est vivement éclairé par la lumière du soir. On est au commencement de l'été ; les arbres à fruits sont en fleurs.

Lorsque le rideau se lève, Mme Halm, Anna et Mlle Skære sont assises dans la véranda, les deux

¹ Grande voie bordée de villas, à l'ouest de Kristiania.

premières avec des ouvrages, la dernière avec un livre. Dans le pavillon sont Falk, Lind, Guldstad. et Styver ; il y a sur la table un pot de punch et des verres, Svanhild est assise seule au fond, près de l'eau.

FALK (*se lève le verre en main et chante*)

*Dans le jardin abrité, le jour ensoleillé
a été fait pour ton plaisir et ta joie ;
ne pense pas à ce que les dons de la récolte
parfois ont trahi les promesses du printemps,
La fleur du poirier, blanche et jolie,
s'étend au-dessus de toi en arceaux.
Laisse-la donc le long de tous les coteaux
s'éparpiller par les rafales un prochain soir !*

CHŒUR DES HOMMES

Laisse-la donc le long de tous les coteaux

etc.

FALK

*Que veux-tu demander des fruits
lorsque les arbres sont en fleurs ?
Pourquoi soupirer, pourquoi se soucier,
usé par la fatigue et la peine ?
Pourquoi poser des épouvantails
qui cliquètent jour et nuit sur leur perche !
Gais frères, la voix des oiseaux
a pourtant un plus beau son !*

LES HOMMES

*Gais frères, la voix des oiseaux
etc.*

FALK

*Pourquoi veux-tu chasser le moineau
de tes riches branches fleuries !
Laisse-le d'abord, pour prix du chant, prendre*

tes espérances, l'une après l'autre.

*Crois-moi, tu sais que tu gagnes à l'échange,
troquant une chanson contre un fruit tardif ;
souviens-toi du proverbe « le temps
s'écoule » ;*

bientôt le bocage de plein air te sera fermé.

LES HOMMES

*Souviens-toi du proverbe « le temps
s'écoule » ;*

etc.

FALK

*Je veux vivre, je veux chanter
jusqu'à ce que meure la dernière verdure,
balayer, confiant, tout en un monceau,
et rejeter bien loin toute parade.*

*Bas les barrières ; que moutons et génisses
à l'envi se repaissent gloutonnement ;*

*j'ai brisé la fleur ; qu'importe
ceux qui jouissent des restes des morts !*

LES HOMMES

*J'ai brisé la fleur ; qu'importe
ceux qui jouissent des restes des morts.
(Ils choquent et vident leurs verres)*

FALK (*aux dames*). – Voyez, c'est la chanson que vous m'aviez demandée ; – soyez indulgentes pour elle ; je suis très dépourvu.

GULDSTAD. – Oh, qu'importe, quand seulement une chanson résonne ?

MILLE SKÆRE (*regarde autour d'elle*). – Mais Svanhild, qui montrait le plus d'ardeur ? – Lorsque Falk a commencé, elle s'est aussitôt envolée ; elle est partie maintenant.

ANNA (*indique le fond de la scène*). – Non, elle est assise là.

MME HALM (*avec un soupir*). – Cette enfant ! Dieu sait comment je pourrai la corriger !

MLLE SKÆRE. – Mais dites-moi, monsieur Falk, il m’a semblé que la fin de la chanson était moins riche en... en poésie, que le reste, il me semble, çà et là.

STYVER. – Oui, et il était sûrement si facile d’introduire quelque chose de plus vers la fin.

FALK (*choque son verre*). – On presse, comme du mastic dans une planche trouée, jusqu’à ce que ce soit bien nourri, lardé et marbré.

STYVER (*sans se troubler*). – Oui, cela polit ; je m’en souviens si bien par moi-même.

GULDSTAD. – Quoi ! avez-vous cultivé la muse ?

MLLE SKÆRE. – Mon fiancé ? Mon Dieu !

STYVER, – Oh, si peu.

MLLE SKÆRE (*aux dames*). – Il est de nature romantique.

MME HALM. – Oui, nous savons !

STYVER. – Plus maintenant ; il y a longtemps de cela.

FALK. – Le vernis et le romantisme s'en vont avec le temps. Mais autrefois, donc ?

STYVER. – Oui, c'était dans le temps où j'étais amoureux.

FALK. – Est-il donc passé ? je ne croyais pas ton ivresse amoureuse dissipée.

STYVER. – Maintenant je suis officiellement fiancé ; c'est plus qu'amoureux, que je sache.

FALK. – Très juste, mon vieil ami, j'en suis d'accord ; tu as avancé, conquis le plus difficile, la promotion d'amoureux à fiancé.

STYVER (*avec un sourire d'agréable souvenir*). – C'est pourtant singulier ! Je pourrais presque ressaisir la réalité de mon souvenir, actuellement (*il se tourne vers Falk*). Il y a sept ans, – croirais-tu cela, toi ? j'écrivais des vers tranquillement au bureau.

FALK. – Tu écrivais des vers... sur le pupitre¹ ?

STYVER. – Non, sur la table.

GULDSTAD (*choque son verre*). – Silence, l'employé a la parole !

STYVER. – Surtout dans la soirée, lorsque j'étais libre, je rédigeais des bandes entières de poésies longues, – jusqu'à deux ou trois grandes feuilles. Cela allait !

FALK. – Tu n'avais qu'un coup d'éperon à donner à la muse, elle prenait la course.

STYVER. – Papier estampé ou non estampé, c'était tout un pour elle.

FALK. – Et la poésie coulait à flots ? Mais, dis-moi, comment as-tu forcé le temple ?

STYVER. – Avec l'aide du levier de l'amour, ami ! En d'autres mots, c'était Mlle Skære, ma

¹ Le pupitre sur lequel on écrit debout est pour les employés subalternes – la table est pour les « kopister » qui sont licenciés en droit.

fiancée, comme elle l'est devenue depuis, car à cette époque elle était...

FALK. – Purement, simplement ta chère.

STYVER (*continuant*). – C'était un temps étrange ; j'oubliais mon droit ; je ne taillais plus ma plume, non, je l'écrasais, et quand elle déchirait le papier des minutes, c'était comme la mélodie de ce que j'écrivais ; – enfin j'expédiai ma lettre à... à elle...

FALK. – Dont tu es devenu le fiancé.

STYVER. – Pense, le même jour arriva sa réponse ; demande accordée, – chose claire !

FALK. – Et toi, tu te sentis plus grand à ton pupitre ; tu avais tiré ton amour au sec¹.

STYVER. – Naturellement.

FALK. – Et jamais plus tu n'as fait de poésie ?

¹ Expression de pêcheur. Le poisson qu'on a tiré au sec, on s'en est assuré, on le tient.

STYVER. – Non, je n'en ai jamais depuis éprouvé le besoin ; tout d'un coup ce fut comme si le filon eût été épuisé ; et quand j'essaye maintenant par hasard de composer une simple strophe de nouvel an, la rime et la mesure se contrarient, et, – je ne comprends pas d'où cela vient, – mais je fais du droit et pas de la poésie.

GULDSTAD (*trinque avec lui*). – Et vous n'en êtes, ma foi, que meilleur ! (À *Falk*) Vous croyez que la barque sur le fleuve du bonheur n'est là que pour votre traversée ; mais regardez devant vous, si vous osez le voyage. Pour ce qui est de votre chanson, je ne sais si elle est poétique à tous égards ; mais par la façon dont vous coupez court et la terminez, elle a une mauvaise morale, voilà mon avis. Comment appellera-t-on une pareille économie : laisser toutes sortes d'oiseaux dévorer les fleurs avant qu'elles aient le temps de devenir des fruits mûrs ; laisser les vaches et les moutons paître librement pendant tout l'été ? Oui, ce serait joli ici le printemps suivant, Madame Halm !

FALK (*se lève*). – Oh, suivant, suivant !

Comme elle m'étouffe, la pensée contenue dans ce mot lâche, le suivant, elle fait de tout homme riche d'allégresse un mendiant ! Si je pouvais comme sultan de la langue régner une heure seulement, il aurait le cordon de soie et disparaîtrait du monde sans rémission comme le *b* et le *g* de la grammaire de Knudsen¹.

STYVER. – Qu'as-tu donc contre le mot de l'espoir ?

FALK. – C'est qu'il nous assombrit le beau monde de Dieu. « Notre prochain amour », « notre future femme », « notre prochain repas », et « notre vie à venir », voyez, la prévoyance qu'il y a là-dedans, c'est elle qui du fils de l'allégresse fait un mendiant. Si loin que tu voies, elle enlaidit notre moment, elle tue la jouissance de l'instant ; tu n'as pas de repos avant d'avoir gabaré ta barque dans la souffrance et la peine, jusqu'au « prochain » rivage ; mais es-tu arrivé, – vas-tu oser te reposer ? Non, il faut encore te

¹ Réformateur révolutionnaire de la langue.

hâter vers un « futur ». Et cela va ainsi, – sans relâche, – jusque hors la vie, – Dieu sait s’il y a un lieu de repos, après.

MME HALM. – Fi, monsieur Falk, comment pouvez-vous parler ainsi !

ANNA (*songeuse*). – Oh, ce qu’il dit, je puis bien le comprendre ; il doit y avoir quelque chose de vrai au fond.

MLLE SKÆRE (*soucieuse*). – Mon très cher ne doit pas entendre de pareilles choses, il est assez excentrique. – Ô, écoute, mon cher ; viens ici un instant !

STYVER (*occupé à nettoyer son tuyau de pipe*). – Je vais venir.

GULDSTAD (*à Falk*). – Oui, une chose pourtant ne m’est pas claire du tout : c’est que vous devez avoir encore quelque respect pour la prévoyance ; – pensez seulement, si vous écriviez une poésie aujourd’hui, et si vous y mettiez tout le précieux reste de ce que vous avez de poésie en provision, et si vous trouviez que vous n’avez plus rien,

lorsque demain vous écrieriez la poésie suivante ;
– le critique vous tiendrait alors.

FALK. – Je doute qu’il remarquerait la banqueroute ; nous suivrions pas à pas, bras dessus bras dessous, le critique et moi, bien à l’aise, le même chemin. (*S’interrompant et changeant de ton.*) Mais dis-moi, Lind, que deviens-tu donc ? Tu es resté assis là tout le temps si silencieux ; étudies-tu peut-être l’architecture ?

LIND (*se ressaisit*). – Moi ? D’où te vient cette idée ?

FALK. – Sûrement ; tu n’as pas quitté des yeux ce balcon. Est-ce les larges arcs qui ornent cette véranda que tu contemples si profondément ? Ou bien les peintures artistement entaillées de la porte, ou la fenêtre là-haut, avec clôtures de même ? Car il y a quelque chose qui enchaîne ta pensée.

LIND (*avec une expression rayonnante*). – Non, tu te trompes, je suis assis là et je vis. Enivré du présent, je ne demande rien de plus. Je

me sens comme si j'avais toute la richesse du monde à mes pieds ! Merci pour ta chanson sur l'allégresse de la vie au printemps ; elle était comme puisée en moi-même ! (*Il lève son verre et échange un regard avec Anna, sans être remarqué des autres.*) Un skaal pour la fleur, qui sent bon, sans penser qu'elle deviendra fruit. (*Il boit complètement.*)

FALK (*la regarde, surpris et ému, mais se contraint sous un ton léger*). – Écoutez, mesdames ; voici du nouveau ! Voici que sans peine j'ai fait un prosélyte. Hier, il allait avec son livre de psaumes dans sa poche, aujourd'hui il manie hardiment le tambourin de la poésie. – On affirme bien que nous naissons poètes ; mais parfois un simple prosaïque peut s'engraisser si impitoyablement, comme une oie de Strasbourg, de fadaises rimées et de radotages métrés, que tout son intérieur, foie, estomac et gésier, quand il est saturé, se trouve tout rempli de graisse lyrique et de saindoux rhétorique. (*À Lind.*) Merci, d'ailleurs, pour ton jugement bienveillant ; après cela nous jouerons de la harpe à l'unisson.

MLLE SKÆRE. – Oui, monsieur Falk, vous êtes bien studieux maintenant ? Dans une tranquillité champêtre, – ici, au milieu des fleurs, où vous pouvez vous occuper pour vous tout seul.

MME HALM (*souriant*). – Non, il est paresseux abominablement.

MLLE SKÆRE. – J'avais pensé que, comme pensionnaire de Madame Halm, vous vous étiez mis à poétiser avec ardeur. (*Montrant du doigt vers la droite.*) Le petit pavillon caché derrière les feuilles convient si bien à un poète ; il me semble que cela devrait vous disposer.

FALK (*remonte vers la véranda et s'appuie avec les bras sur la balustrade*). – Couvrez le miroir de mes yeux de la moisissure de la cécité, alors je chanterai le ciel lumineux. Procurez-moi à crédit, pour un mois seulement, une souffrance, quelque chose qui broie, une douleur géante, alors je chanterai les transports de la vie. Ou bien, mademoiselle, faites-moi seulement trouver une femme qui me soit tout, ma lumière, mon soleil, mon Dieu. J'ai pour cela supplié notre Seigneur,

mais il s'est jusqu'à présent montré sourd, par malheur.

MLLE SKÆRE. – Fi, cela est frivole !

MME HALM. – Oui, fort mal dit !

FALK. – Oh, ne croyez pas que ce fût mon dessein d'aller avec elle à mon bras flirter sur les promenades ; non, en pleine chasse sauvage et merveilleuse du bonheur, elle irait jusqu'aux terres primitives de l'éternité. J'aspire à un peu de gymnastique idéale que de cette manière peut-être je ferais le plus énergiquement.

SVANHILD. – (*s'est approchée pendant ce qui précède ; elle se tient maintenant tout près de Falk et dit avec une expression ferme mais fantasque*). – Bien, je prierai pour qu'un pareil sort vous échoie ; mais quand il sera venu, – supportez-le comme un homme.

FALK (*s'est retourné surpris*). – Oh, mademoiselle Svanhild ! – Bien, je m'armerai. Mais croyez-vous que je puisse compter votre prière comme quelque chose d'efficace ? Avec le

ciel, voyez-vous, il faut en agir avec une douce patience. Certes, je sais que vous avez de la volonté pour deux, pour arriver à me faire perdre ma sérénité ; mais avez-vous la foi nécessaire ? voilà la question.

SVANHILD (*entre la moquerie et le sérieux*). – Attendez que la douleur vienne et jaunisse l'été clair et verdoyant de la vie, – attendez qu'elle vous ronge en action et en rêve, alors vous pourrez juger de la puissance de ma foi. (*Elle remonte vers les dames.*)

MME HALM (*à mi-voix*). – Mais ne serez-vous donc jamais en paix, tous deux ? Voilà que tu as mis M. Falk vraiment en colère. (*Elle continue à parler à voix basse, sermonnant. Mlle Skære se mêle à la conversation. Svanhild reste froide et muette.*)

FALK (*après être resté un instant immobile à réfléchir se dirige vers le pavillon et parle pour lui-même*). – La certitude brillait dans son regard. Croirais-je, comme elle le croit si sûrement, que le ciel veut...

GULDSTAD. – Oh non, Dieu ne le veut pas ! Ce serait, sauf respect, absolument fou s'il exécutait de tels ordres. Non, voyez-vous, mon ami, – ce qu'il vous faut, c'est de l'exercice pour les bras, les jambes et le corps. Ne vous reposez pas ici à regarder le feuillage tout le long du jour ; coupez du bois si vous n'avez pas autre chose. Ce serait vraiment une malédiction si dans quinze jours vous n'étiez pas délivré de vos folies.

FALK. – Je suis comme l'âne, étreint par le lien du choix, à gauche la chair, à droite l'esprit ; qu'est-il le plus sage de choisir d'abord ?

GULDSTAD (*tout en versant dans les verres*). – . D'abord un verre de punch, cela réchauffe et étanche la soif.

MME HALM (*regarde à sa montre*). – Mais il est bientôt huit heures ; je crois que d'un moment à l'autre nous allons voir venir le prêtre.

(*Elle se lève et met en ordre la véranda.*)

FALK. – Quoi ? Est ce qu'il va venir des

prêtres ?

MLLE SKÆRE. – Oui, vraiment !

MME HALM. – C'est ce que j'ai raconté tout récemment.

ANNA. – Non, maman, M. Falk n'était pas là.

MME HALM. – Non, c'est vrai. Mais ne vous en désolez pas ; croyez-moi, à cette visite vous prendrez plaisir.

FALK. – Mais, dites-moi, quel est-il, ce prêtre qui nous fera plaisir ?

MME HALM. – Oh, mon Dieu, c'est le prêtre Straamand.

FALK. – Ah, oui. Je crois que j'ai entendu son nom, et j'ai lu qu'il entrera au Storthing et agira dans les campagnes politiques.

STYVER. – Oui, il est orateur.

GULDSTAD. – Il est dommage seulement qu'il grasseye.

MLLE SKÆRE. – Il va venir avec sa femme.

MME HALM. – Et ses héritiers.

FALK. – Pour les amuser auparavant un peu, les pauvres, – car ensuite il aura les deux mains pleines de la question suédoise et de tout le tannage ministériel ; oui, je comprends.

MME HALM. – Voilà un homme, Monsieur Falk !

GULDSTAD. – Oui ; dans sa jeunesse, c'était un coquin.

MLLE SKÆRE (*blessée*). – Oui-dà, Monsieur Guldstad ! Quand j'étais petite, j'en ai pourtant toujours entendu parler avec grand respect, – et cela par des gens dont la parole a grand poids, – du prêtre Straamand et du roman de sa vie.

GULDSTAD (*riant*). – Roman ?

MLLE SKÆRE. – Roman. J'appelle ainsi romanesque ce qui ne peut pas être apprécié par tout le monde.

FALK. – Vous excitez ma curiosité sans bornes.

MLLE SKÆRE (*continuant*). – Mais, mon Dieu, il y a toujours des gens qui devant l'émotion s'excitent à la raillerie ! Il est bien connu qu'il y avait un jeune homme, un simple étudiant qui était assez insolent, impertinent, misérable, pour critiquer même *William Russell*¹.

FALK. – Mais voyons, ce prêtre de campagne est-il donc un poème, un drame chrétien, ou quelque chose de semblable ?

MLLE SKÆRE (*émue jusqu'aux larmes*). – Non, Falk, – un homme, au cœur riche. Mais si une chose pour ainsi dire morte peut exciter une pareille malignité et éveiller une foule de vilains sentiments avec une telle profondeur...

FALK (*prenant part*). – Et une telle longueur...

MLLE SKÆRE. – Alors, avec votre jugement,

¹ Pièce de A. Munch, parue peu avant *La Comédie de l'Amour*.

vous pouvez saisir que...

FALK. – Oui, c'est très clair. Mais ce qui m'apparaît moins nettement, c'est le contenu du roman et son genre. Je puis bien juger qu'il est charmant ; mais si cela peut se dire en peu de mots...

STYVER. – Je vais vous résumer le plus important de l'affaire.

MLLE SKÆRE. – Non, je me souviens mieux ; je puis raconter...

MME HALM. – Je le puis aussi !

MLLE SKÆRE. – Oh, non, Madame Halm, maintenant je suis en train. Voyez-vous, Monsieur Falk, – il passait, quand il était candidat, pour un des meilleurs jeunes gens de la capitale, s'entendait à la critique et aux modes nouvelles...

MME HALM. – Et jouait la comédie de salon.

MLLE SKÆRE. – Oui, attendez ! il faisait de la musique, peignait...

MME HALM. – Oh, vous souvenez-vous, quelles jolies histoires il racontait.

MLLE SKÆRE. – Laissez-moi le temps ; je sais bien tout cela. Il écrivait et composait même de la musique, si bien – qu’il trouva un éditeur ; cela s’appelait « Sept sonates à ma Manon ». Ô Dieu, qu’il les chantait bien sur la guitare !

MME HALM. – Oui, c’est vrai, il était génial !

GULDSTAD (*à mi-voix*). – Hm, d’aucuns pensaient qu’il était fou.

FALK. – Un vieux malin, qui ne va pas chercher sa sagesse seulement dans les parchemins moisis, a dit que l’amour fait les Pétrarques aussi facilement que le bétail et la paresse, les patriarches. Mais qui était Manon ?

MLLE SKÆRE. – Manon ? C’était elle, son aimée, dont vous allez bientôt faire la connaissance. Elle était la fille d’une compagnie...

GULDSTAD. – Une société de bois.

MLLE SKÆRE (*rapidement*). – Oui, monsieur doit le savoir.

GULDSTAD. – Car ils faisaient dans les cargaisons hollandaises.

MLLE SKÆRE. – Ceci appartient au côté trivial.

FALK. – Une compagnie ?

MLLE SKÆRE (*continuant*). – Qui était très riche. Vous pouvez penser si on lui faisait la cour ; il se présentait des prétendants de la meilleure sorte.

MME HALM. – Et même parmi eux un gentilhomme de la chambre.

MLLE SKÆRE. – Mais Manon défendit intrépidement le droit de la femme. Elle avait rencontré Straamand au « Dramatique » : le voir et l'aimer ne firent qu'un.

FALK. – Et l'armée des prétendants dut se replier ?

MME HALM. – Oui, est-ce assez romanesque !

MLLE SKÆRE. – Et ajoutez un affreux vieux père qui se faisait détester de tout le monde ; je crois qu’il y avait aussi un tuteur pour encore augmenter leurs peines. Mais elle lui resta fidèle et lui à elle ; ils rêvèrent ensemble d’une maison couverte de paille, d’un mouton blanc pour les nourrir tous deux...

MME HALM. – Oui, tout au plus une petite vache.

MLLE SKÆRE. – Bref, comme ils me l’ont souvent raconté, un ruisseau, une chaumière et leurs cœurs.

FALK. – Ah oui ! Eh bien ?

MLLE SKÆRE. – Elle rompit donc avec sa famille.

FALK. – Elle rompit ?

MME HALM. – Elle rompit avec eux.

FALK. – Oui, c’était brave.

MLLE SKÆRE. – Et s’enfuit vers son

Straamand et sa mansarde.

FALK. – Elle s'enfuit ! Sans... sans...
consécration ?

MLLE SKÆRE. – Oh fi !

MME HALM. – Fi donc ! mon défunt mari est
parmi les témoins sur l'acte !

STYVER. – L'erreur est venue de ce que tu
passes le fait sous silence. Dans les comptes
rendus, il est très important d'ordonner
correctement suivant la chronologie. Mais je ne
puis jamais me mettre dans la tête comment ils en
sont venus...

FALK. – Car on doit présumer que le mouton
et la vache n'habitaient pas la mansarde.

MLLE SKÆRE (*à Styver*). – Oh, tu dois bien
réfléchir à une chose, mon ami : on n'a pas de
besoin, là où l'amour règne ; deux cœurs tendres
se contentent de peu. (*À Falk.*) Il l'aimait aux
sons de la guitare et elle donnait des leçons de
piano.

MME HALM. – Aussi, cela va de soi, ils prirent à crédit.

GULDSTAD. – Une année, jusqu'à ce que la maison fût faillite.

MME HALM. – Mais alors Straamand obtint une place là-haut dans le nord.

MLLE SKÆRE. – Et dans une lettre que j'ai lue depuis il jure qu'il ne vit que par devoir et pour elle.

FALK (*achevant*). – Et ainsi finit le roman de sa vie.

MME HALM (*se lève*). – Maintenant, nous pouvons descendre dans le jardin ; nous allons voir s'il va venir.

MLLE SKÆRE (*pendant qu'elle met sa mantille*). – Il fait déjà frais.

MME HALM. – Oui, Svanhild, veux-tu aller chercher mon châte de laine.

LIND (*à Anna, sans être remarqué des autres*).

– Va en avant !

MME HALM. – Venez.

(Svanhild entre dans la maison ; les autres, sauf Falk, vont au fond et sortent à gauche. Lind, qui les a suivis, s'arrête et revient.)

LIND. – Mon ami !

FALK. – De même !

LIND. – Ta main ! Je suis joyeux ; – je crois que ma poitrine va éclater si je ne te raconte pas...

FALK. – Donne-toi le temps ; tu seras d'abord interrogé, puis jugé et pendu. Qu'est-il donc arrivé ? Dépose en moi, ton ami, le secret du trésor que tu as trouvé ; – car tu dois convenir que la présomption est basée : tu as tiré un billet à la roue du bonheur !

LIND. – Oui, j'ai emprisonné le bel oiseau du bonheur !

FALK. – Oui ? Vivant, – et il ne souffre pas de la cage ?

LIND. – Attends ; ce sera tôt raconté. Je suis fiancé ! Pense... !

FALK (*vite*). – Fiancé !

LIND. – Oui ! aujourd'hui, – Dieu sait d'où m'est venu ce courage ! J'ai dit, – oh, on ne peut pas dire cela, mais pense, – elle, la jeune, jolie fille est devenue toute rouge, – mais pas de colère ! Non, peux-tu croire, Falk, ce que j'ai osé ! Elle m'écoutait, – et je crois qu'elle a pleuré ; c'est bon signe, cela ?

FALK. – Sûrement ; continue.

LIND. – Et nous sommes fiancés, – n'est-ce pas ?

FALK. – Je dois le présumer ; mais pour être tout à fait sûr, demande avis à Mlle Skære.

LIND. – Oh non, je sais, je suis si sûr ! Je suis si certain, sans crainte (*rayonnant et mystérieux*). Écoute, elle m'a laissé prendre sa main quand elle a enlevé le café de la table !

FALK (*lève son verre et le vide*). – Eh bien, les

fleurs du printemps dans votre union !

LIND (*de même*). – Et ce sera juré hautement et saintement, que je l'aimerai jusqu'à ma mort, comme maintenant ; – elle est si délicieuse !

FALK. – Fiancé ! C'est pour cela que tu jetais bas la loi et les prophètes.

LIND (*riant*). – Et toi, qui croyais que c'était ta chanson !

FALK. – Mon ami, les poètes ont souvent pareille confiance.

LIND (*sérieusement*). – Ne crois pas d'ailleurs, Falk, que le théologue soit chassé à partir du moment de mon bonheur. Il y a seulement cette différence que le livre ne suffit pas comme échelle de Jacob vers mon Dieu. Il faut maintenant que je sorte et le cherche dans la vie ; je me sens au fond du cœur meilleur, j'aime aussi l'herbe qui rampe à mes pieds ; à elle aussi une part dans le bonheur est donnée.

FALK. – Mais dis-moi maintenant...

LIND. – Maintenant, j’ai tout dit, – mon riche secret, que nous garderons à nous trois.

FALK. – Oui, mais dis-moi, as-tu pensé un peu à l’avenir ?

LIND. – Pensé ? pensé à l’avenir ? non, à partir de cette heure, je vis dans l’instant printanier. Je tourne les yeux vers mon bonheur ; nous tenons les rênes du destin, moi et elle. Ni toi, ni Guldstad, – ni même Mme Halm ne pourraient dire à ma jeune fleur de vie : « Fane-toi ! » Car j’ai la volonté, elle a des yeux brillants et la fleur doit s’épanouir !

FALK. – Bien, frère, le bonheur te veut !

LIND. – Mon ardeur brûle comme une vive chanson ; je me sens si fort ; s’il y avait un gouffre à mes pieds, – si béant fût-il, – je le sauterais !

FALK. – Ceci veut dire en simple prose que l’amour a fait de toi un renne.

LIND. – Ô, si je partais avec la troupe sauvage

du renne, je sais où l'oiseau de mon désir s'enfuirait en même temps !

FALK. – Il va donc s'envoler dès demain ; tu fais partie du quatuor en montagne, je t'assure que tu n'as pas besoin de fourrure.

LIND. – Le quatuor ! Bah, qu'ils grimpent seuls ! Pour moi l'air des montagnes est au fond de la vallée ; ici j'ai les fleurs et les horizons du fjord, j'ai le bruit du feuillage et le gazouillement des oiseaux, et les fées du bonheur, – puisqu'elle est ici !

FALK. – Oh les fées du bonheur ici, dans Akersdal¹, sont rares comme un élan ; tiens-les bien par les cheveux. (*Avec un coup d'œil vers la maison.*) Chut, – Svanhild...

LIND (*lui tend la main*). – Bien ; je m'en vais, – que personne ne sache ce qu'il y a entre toi et moi, et elle. Merci de m'avoir pris mon secret ! enfouis-le dans ton cœur, – profondément et

¹ Vallée de l'Aker, qui traverse Kristiania.

chaudement, comme je te l'ai donné.

(Il s'en va par le fond rejoindre les autres.)

(Falk le suit des yeux un instant et fait quelques allées et venues dans le jardin, avec un visible effort de dominer l'émotion qui le possède. Peu après, Svanhild sort de la maison avec un châle sur le bras et se dirige vers le fond. Falk s'approche un peu et la regarde fixement. Svanhild s'arrête.)

SVANHILD *(après un court arrêt)*. – Vous me regardez si fixement ?

FALK *(à moitié pour lui-même)*. – Oui, voilà le signe ; répands de l'ombre sur la mer des yeux, il joue à cache-cache avec le gnome de l'ironie sur les lèvres, le voilà.

SVANHILD. – Comment ? vous m'effrayez presque.

FALK. – Vous vous appelez Svanhild ?

SVANHILD. – Oui, vous le savez bien.

FALK. – Mais savez-vous, mademoiselle, que ce nom est ridicule ? Obéissez-moi, rejetez-le ce soir !

SVANHILD. – Fi, ce serait despotique, peu filial.

FALK (*rit*). – Ha, « Svanhild », – « Svanhild » (*Sérieux subitement*). Pourquoi vous être affublée d'un tel memento mori dès votre enfance ?

SVANHILD. – Est-il donc laid ?

FALK. – Non, charmant comme un poème, mais trop grand, trop fort et trop austère pour le temps. Comment une jeune fille d'aujourd'hui peut-elle remplir la pensée que renferme le nom de « Svanhild » ? Non, rejetez-le comme un habit vieilli.

SVANHILD. – Vous pensez sans doute à la fille du roi des sagas...

FALK. – Qui, innocente, fut piétinée sous le sabot du cheval.

SVANHILD. – Mais cela est défendu dans la loi

de notre temps. Non, haut en selle ! Dans ma pensée tranquille, j'ai rêvé souvent que j'étais portée sur ses reins, parcourant le monde bien loin, intrépide et sereine, tandis que le vent soulevait comme un drapeau de liberté sa crinière.

FALK. – Oui, cela est vieux. Dans la « pensée tranquille » personne ne tient compte des barrières et des bornes, personne ne craint d'user de l'éperon ; – dans l'action, nous nous tenons bien terre à terre ; car la vie au fond est chère à chacun, et il n'y a personne qui ose les sauts mortels.

SVANHILD. – Oh, montrez-moi le but et je m'élançe ! Mais le but doit mériter le saut. Une Californie derrière un désert de sable, – sinon, on reste où l'on est, sur terre.

FALK (*moqueur*). – Ah, je vous comprends ; c'est la faute du temps.

SVANHILD (*avec chaleur*). – Justement, du temps ! Pourquoi mettre à la voile, lorsqu'aucune brise ne souffle sur le fjord ?

FALK (*ironique*). – Oui, pourquoi user du fouet ou de l'éperon, quand aucun enjeu doré ne doit récompenser celui qui s'arrache à sa table et à son banc et part pour la chasse lointaine, porté haut en selle ? Un acte pareil pour l'acte lui-même est le fait de l'aigle, et les actes d'aigles de notre temps s'appellent vanité ; c'est bien votre pensée ?

SVANHILD. – Oui, tout à fait. Voyez le poirier, près de la haie, – comme il est stérile et sans fleurs cette année. L'an dernier vous auriez vu comme il était beau avec sa tête courbée sous le poids des fruits.

FALK (*un feu incertain*). – Je veux bien le croire ; mais qu'en concluez-vous ?

SVANHILD (*finement*). – Oh, entre autres choses, que c'est presque une impudence au Zacharias¹ de notre temps d'exiger une poire. Lorsque l'arbre s'est épuisé de fleurs l'an dernier,

¹ Expression populaire : As-tu eu la poire, Zacharias ? pour : As-tu réussi ?

on ne peut exiger cette année la même floraison.

FALK. – Je savais, de reste, que vous trouvez la juste interprétation dans les choses imaginées, – quand l’histoire est finie.

SVANHILD. – Oui, la vertu de notre temps est d’une autre sorte. Qui aujourd’hui s’arme pour la vérité ? Quel est l’enjeu de l’individu, si vous voulez ? Où se trouve le héros ?

FALK (*la regarde fixement*). – Et où est la Valkyrie ?

SVANHILD (*hoche la tête*). – Il n’est pas besoin de Valkyrie dans ce pays ! Lorsque la foi fut menacée l’an dernier en Syrie, êtes-vous parti pour la croisade ? Non, vous étiez ardent sur le papier, comme orateur, et vous avez envoyé un thaler à la « gazette de l’église ».

(*Silence. Falk semble vouloir répondre, mais se retient et remonte dans le jardin.*)

SVANHILD (*le regarde un instant, se rapproche et demande doucement*). – Falk, êtes-

vous fâché ?

FALK, – Du tout, je marche et me tais, – voilà tout.

SVANHILD (*avec une sympathie soucieuse*). – Vous êtes une double nature, – deux inconciliables...

FALK. – Oui, je sais bien.

SVANHILD. – Mais la raison ?

FALK. – La raison ? Parce que je hais d'aller, l'âme impudemment décolletée, comme l'amour des bonnes gens dans les rues, – d'aller à cœur découvert comme les jeunes femmes ont les bras nus ! Vous étiez la seule, – vous, Svanhild, vous, – je le croyais du moins, – mais cela est passé – (*Il se tourne vers elle comme elle se dirige vers le pavillon et regarde dehors.*) Vous écoutez ?

SVANHILD. – Une autre voix, qui parle, chut ! Entendez-vous ? Chaque soir, quand le soleil descend, vient en volant un petit oiseau, – voyez – il arrive caché par les feuilles ; – savez-vous –

ce que je crois fermement ? Quiconque sur terre est privé du don du chant a reçu de Dieu pour ami un petit oiseau – pour soi tout seul et pour son jardin.

FALK (*prend une pierre par terre*). – Il faut que l’oiseau et son propriétaire se rencontrent pour que leur chant ne s’épuise pas dans un jardin étranger.

SVANHILD. – Oui, c’est vrai, mais j’ai trouvé le mien. Je n’ai pas la puissance de la parole, ni le chant ; mais lorsque l’oiseau gazouille dans sa cachette verte, c’est comme une chanson descendue dans mon cœur – – voilà – ils ne restent pas – ils s’envolent – (*Falk lance la pierre violemment ; Svanhild pousse un cri.*) Ô Dieu, vous les avez tués ! Qu’avez-vous fait ! (*Elle court vers la droite et revient aussitôt.*) Oh c’est mal, mal !

FALK (*avec une émotion douloureuse*). – Non, – rien qu’œil pour œil, Svanhild, – et dent pour dent ! Maintenant vous ne recevrez plus de salut d’en haut, ni de dons du pays des chants. Voyez,

c'est la vengeance de votre œuvre !

SVANHILD. – Mon œuvre ?

FALK. – Oui, la vôtre ! Jusqu'à ce moment dans ma poitrine s'élevait un chant d'oiseau fort et hardi. Voyez – maintenant la cloche peut sonner pour tous deux. – Vous l'avez tué !

SVANHILD. – J'ai fait cela !

FALK. – Oui, et vous avez tué ma jeune, victorieuse confiance – (*Méprisant.*) lorsque vous vous êtes fiancée !

SVANHILD. – Mais dites-moi donc – !

FALK. – Oh oui, la chose est bien dans l'ordre ; il passe son examen, aura aussitôt une position, – s'en va en Amérique comme prêtre...

SVANHILD (*du même ton*). – Et héritera encore d'un très joli denier ; – car c'est bien de Lind que vous voulez parler ?

FALK. – C'est vous qui devez le savoir...

SVANHILD (*avec un sourire léger*). – Oui,

comme sœur de la fiancée je puis bien...

FALK. – Dieu ! Ce n'est pas vous – !

SVANHILD. – À qui est accordé cet excès de bonheur ? Non, malheureusement !

FALK (*avec une joie presque enfantine*). – Ce n'est pas vous ! Oh, Dieu soit loué ! Qu'il est donc bon et charitable, notre Seigneur ! Je ne vous verrai pas l'épouse d'un autre ; – il ne voulait qu'allumer la lumière de la douleur – (*Il veut prendre sa main.*) Ô écoutez-moi, écoutez-moi...

SVANHILD (*indique rapidement le fond de la scène*). – On revient !

(*Elle va vers la maison. Du fond viennent au même moment Mme Halm, Anna, Mlle Skære, Guldstad, Styver et Lind. Pendant la scène précédente, le soleil est descendu, le paysage est dans le crépuscule.*)

MME HALM (*à Svanhild*). – Nous aurons le prêtre dans une minute. Qu'est-ce que tu es

devenue ?

MILLE SKÆRE (*après un coup d'œil sur Falk*).
– Tu as l'air tout ahurie.

SVANHILD. – Un peu mal à la tête ; cela va s'en aller.

MME HALM. – Et tu restes tête nue ? Va préparer le thé ; range un peu dans la chambre ; il faut que ce soit bien, car je connais sa femme.

(*Svanhild entre dans la maison.*)

STYVER (*à Falk*). – Connais-tu au juste les opinions du prêtre ?

FALK. – je ne crois pas qu'il vote l'augmentation des traitements.

STYVER. – Mais s'il venait à savoir quelque chose des vers que je cache dans mon pupitre ?

FALK. – Cela aiderait peut-être.

STYVER. – Je voudrais bien, – car, crois-moi, nous sommes bien gênés, maintenant, pour nous établir. Les soucis d'amour ne sont pas légers.

FALK. – Eh, que voulais-tu faire dans cette galère ?

STYVER. – L'amour est-il une galère ?

FALK. – Non, mais le ménage, avec ses chaînes, son servage, la perte de toute liberté.

STYVER (*voit Mlle Skære s'approcher de lui*). – Tu ne connais pas le capital qu'il y a dans les pensées de la femme et dans sa parole.

MLLE SKÆRE (*à voix basse*). – Crois-tu que le négociant voudra endosser ?

STYVER (*maussade*). – Je ne suis pas sûr encore ; j'essayerai.

(*Ils s'éloignent en causant.*)

LIND (*bas à Falk, s'approchant avec Anna*). – Je ne peux pas me retenir ; il faut que je présente tout de suite...

FALK. – Tu aurais dû te taire, et ne mêler aucun étranger à ce qui est tien...

LIND. – Non, ce serait drôle ; – à toi, mon

camarade dans la maison, j'aurais dû cacher mon jeune bonheur ! Non, maintenant, j'ai déjà les cheveux blonds¹...

FALK. – Tu veux les avoir encore bouclés ? Eh bien, mon cher ami, si c'est ta pensée, dépêche-toi, et déclare-toi devant l'assemblée !

LIND. – J'ai aussi pensé à le faire pour plusieurs raisons, parmi lesquelles une surtout est importante ; suppose par exemple qu'il puisse se trouver ici un courtisan qui se glisse et se déguise ; suppose qu'il se déclare tout à coup comme prétendant ; ce serait désagréable.

FALK. – Oui, c'est vrai ; j'avais tout à fait oublié que tu voulais quelque chose de plus. Comme prêtre libre de l'amour, tu n'es que provisoire ; tôt ou tard tu avanceras, et ce n'est même que pour l'usage et une observance intraitable que tu n'es pas encore ordonné.

¹ Proverbe : « Celui qui a les cheveux blonds veut encore les avoir bouclés. »

LIND. – Oui, est-ce que le négociant ne...

FALK. – Quoi donc ?

ANNA (*confuse*). – Oh, quelque chose que Lind s’imagine.

LIND. – Ne dis pas cela ; j’ai le pressentiment qu’il m’arrachera mon bonheur où et quand il pourra. Cet homme vient ici tous les jours, est riche et célibataire, il vous conduit partout ; bref, ma chérie, il y a mille choses dont je ne présage rien de bon.

ANNA (*avec un soupir*). – Oh, c’est dommage ; il faisait si bon aujourd’hui.

FALK (*à Lind avec sympathie*). – Ne laisse pas échapper le bonheur pour une idée que tu te fais ; attends le plus possible avant de déployer ton drapeau.

ANNA. – Dieu ! Mlle Skære nous regarde ; taisez-vous !

(*Elle et Lind s’éloignent de côtés différents.*)

FALK (*regarde Lind*). – Le voilà qui va à la perte de sa jeunesse.

GULDSTAD (*qui pendant ce temps s'est tenu près de l'escalier, causant avec Mme Halm et Mlle Skære, s'approche et lui frappe l'épaule*). – Eh bien, vous voilà à composer un poème ?

FALK. – Non, un drame.

GULDSTAD. – Ah, diable ; – je ne croyais pas que vous vous adonniez à ce genre.

FALK. – Non, il s'agit aussi d'un autre, un de mes amis, un ami de nous deux ; un fameux auteur, vous pouvez me croire. Pensez, entre le dîner et le soir il a poussé une idylle à bout.

GULDSTAD (*finement*). – Et la conclusion est bonne !

FALK. – Vous savez bien que le rideau tombe d'abord – sur lui et elle. Mais ce n'est là qu'une partie de la trilogie ; après vient la grand-peine de l'écrivain, quand la seconde, la comédie des fiançailles, arrive, long poème en cinq actes, et

que le fil de la trame s'étend jusqu'au drame du mariage, troisième partie.

GULDSTAD (*souriant*). – On pourrait croire que le don d'auteur est contagieux.

FALK. – Vraiment ? Pourquoi cela ?

GULDSTAD. – Je veux dire seulement que moi aussi je me mets à composer un poème, – (*mystérieusement*) un poème vrai, – entre autres défauts.

FALK. – Et qui est le héros, si j'ose le demander ?

GULDSTAD. – Je le dirai demain, – pas avant.

FALK. – C'est vous-même !

GULDSTAD. – Croyez-vous que ce rôle me convienne ?

FALK. – Un meilleur héros n'est sûrement pas possible. Mais maintenant l'héroïne ? Il faut sûrement aller la chercher à l'air libre de la campagne, et non dans la fumée de la ville ?

GULDSTAD (*le menaçant du doigt*). – Chut, voilà le nœud et il faut attendre ! – (*Il change brusquement de ton.*) Dites-moi, que pensez-vous de Mlle Halm ?

FALK. – Oh, vous la connaissez bien mieux que moi ; mon jugement ne peut ni la déparer ni lui rendre hommage. (*Souriant.*) Mais prenez que cela aille mal, avec le poème dont vous m'avez parlé. Supposez que j'abuse de votre confiance et remanie le dénouement et l'intrigue.

GULDSTAD (*avec bonhomie*). – Eh bien, je dirais Amen.

FALK. – C'est entendu ?

GULDSTAD. – Vous êtes maître dans la partie ; il serait sot, si votre secours est refusé à quelqu'un, de compter sur un simple artisan.

(*Il remonte vers le fond.*)

FALK (*en passant, à Lind*). – Tu avais raison, le négociant nourrit des projets meurtriers pour ton jeune bonheur.

(Il s'éloigne.)

LIND (*bas à Anna*). – Tu vois que ma crainte n'était pas vaine ; il faut que nous nous déclarions sur l'heure.

(Ils s'approchent de Mme Halm, qui se tient ainsi que Mlle Skære, près de la maison.)

GULDSTAD (*causant avec Styver*). – Un temps délicieux ce soir.

STYVER. – Oh, oui, quand on est disposé...

GULDSTAD (*se moquant*). – Y a-t-il quelque chose qui cloche dans votre amour ?

STYVER. – Pas précisément cela.

FALK (*qui s'est approché*). – Mais dans les fiançailles ?

STYVER. – Peut-être.

FALK. – Bravo ; tu n'es pas purement et simplement pour la menue monnaie de la poésie, à ce que je vois !

STYVER (*piqué*). – Je ne comprends pas ce que la poésie a à voir avec moi et mes fiançailles.

FALK. – Tu ne comprendras pas ; quand l'amour examine sa propre essence, il est perdu.

GULDSTAD (*à Styver*). – Mais s'il y a quelque chose qui puisse s'arranger, dites-le.

STYVER. – Oui, toute la journée j'ai réfléchi à l'exposition de la chose, mais ne puis arriver à un dispositif.

FALK. – Je vais t'aider et me résumer : dès que tu t'es élevé à la dignité de fiancé, tu t'es senti, pour ainsi dire, gêné...

STYVER. – Oui, à certains moments, rudement.

FALK (*continuant*). – Tu t'es senti pressé d'obligations, que tu aurais données au diable, s'il y avait eu moyen ; voilà la chose.

STYVER. – Quelle accusation est-ce là ! J'ai prolongé mes engagements, en homme ponctuel ; (*tourné vers Guldstad*) mais il y a plus, le mois prochain ; quand un homme se marie, prend

femme...

FALK (*joyeux*). – Voilà que se rebleuit le ciel de ta jeunesse, c'est un écho des accords de ton temps de chanson ! Ainsi cela va être ; je l'avais bien compris ; tu avais seulement besoin d'ailes et de ciseaux.

STYVER. – Des ciseaux ?

FALK. – Oui, les ciseaux de la volonté pour couper tous les liens, t'échapper et t'envoler.

STYVER (*en colère*). – Non, tu deviens trop insolent ! m'accuser de rompre une promesse publique ! Je penserais à faire défaut ? Mais c'est un délit de diffamation, – injures verbales !

FALK. – Mais es-tu fou ? Qu'est-ce que tu veux ? Parle donc ! – parle !

GULDSTAD (*riant, à Styver*). – Oui, expliquez-vous donc ! De quoi s'agit-il ?

STYVER (*se remet*). – D'un emprunt à la caisse d'épargne.

FALK. – Un emprunt !

STYVER. – Oui, exactement un endossement de cent thalers ou à peu près.

MLLE SKÆRE (*qui pendant ce temps s'est tenue près de Mme Halm, Lind et Anna*). – Oh non, je vous félicite ! Dieu, que c'est charmant !

GULDSTAD. – Qu'y a-t-il maintenant ? (*Il se dirige vers les dames.*) Ceci est inopportun.

FALK (*jette ses bras avec une joie folle autour du cou de Styver*). – Bravo ; le son de la trompette proclame délicieusement qu'il t'est né un frère en Amour !

(*Il l'attire avec lui vers les autres.*)

MLLE SKÆRE (*accablée, aux messieurs*). – Penser, Lind et Anna, – pensez, il l'a obtenue ! Les voilà fiancés !

MME HALM (*avec des larmes d'émotion, tandis qu'on félicite le couple*). C'est la huitième qui quitte cette maison, pourvue ; – (*tournée vers Falk*), sept sœurs, – toutes avec des

pensionnaires.

(Elle est trop émue et tient son mouchoir sur ses yeux.)

MLLE SKÆRE (à Anna). – Il va venir des gens pour féliciter !

(Elle la caresse avec émotion.)

LIND (*saisit les mains de Falk*). – Mon ami, il me semble que je vis dans une délicieuse ivresse.

FALK. – Chut ; – comme fiancé, tu es membre de la société de modération des délices ; obéis aux lois de la corporation ; – aucune orgie ici ! (*Il se tourne vers Guldstad avec une pointe de compassion malicieuse.*) Eh bien, Monsieur le négociant !

GULDSTAD (*joyeux*). – À mon avis, tout présage leur bonheur à tous deux.

FALK (*avec un regard rapide*). – Vous supportez la peine avec un calme méritoire. Cela me fait plaisir.

GULDSTAD. – Que voulez-vous dire, très honoré ?

FALK. – Rien que, après avoir nourri l'espoir pour vous-même...

GULDSTAD. – Vraiment ? Vous croyez ?

FALK. – Vous étiez pour le moins sur le chemin ; vous avez nommé Mlle Halm ; et vous m'avez demandé...

GULDSTAD (*souriant*). – Oui, mais n'y en a-t-il pas deux ?

FALK. – C'est... l'autre, la sœur, que vous voulez dire !

GULDSTAD. – Oui, la sœur, l'autre, – justement. Apprenez à connaître mieux cette sœur, et jugez vous-même si elle ne mérite pas d'être un tant soit peu plus remarquée que tout ce qui se passe maintenant dans la maison.

FALK (*froidement*). – Elle a sûrement toutes les qualités.

GULDSTAD. – Pas précisément toutes ; elle n'a pas le vrai ton du monde : elle perd par là...

FALK. – Oui, c'est fâcheux.

GULDSTAD. – Mais que Mme Halm veille à cela pendant un hiver, je parie qu'elle ne le cédera à personne.

FALK. – Non, la chose est claire.

GULDSTAD (*riant*). – Oui, c'est curieux avec les jeunes filles !

FALK (*enjoué*). – Elles sont comme la semence de seigle ; elles poussent inaperçues sous le givre et la neige.

GULDSTAD. – Depuis la Noël elles ne quittent plus les salons de bal...

FALK. – Elles s'y nourrissent de cancans et de scandales...

GULDSTAD. – Et quand viennent les premières chaleurs du printemps...

FALK. – On voit apparaître de toutes petites

dames vertes !

LIND (*s'avance et saisit les mains de Falk*). – Comme j'ai bien fait ; pour le mieux – je me sens si heureux et sûr !

GULDSTAD. – Ah, voilà le fiancé ; dites-nous comment on se trouve, comme amoureux nouvellement engagé !

LIND (*touché désagréablement*). – On n'explique cela qu'à contrecœur à un tiers.

GULDSTAD (*plaisantant*). – De la mauvaise humeur ! Je vais me plaindre à Anna.

(*Il se rapproche des dames.*)

LIND (*le suit des yeux*). – Comment peut-on supporter un pareil homme !

FALK. – Oh, tu t'es trompé sur son compte...

LIND. – Vraiment ?

FALK. – Ce n'est pas à Anna qu'il pensait.

LIND. – Comment ? Était-ce à Svanhild ?

FALK. – Je ne sais pas. (*Avec une expression comique.*) Pardonne-moi, martyr d'une cause étrangère !

LIND. – Que veux-tu dire ?

FALK. – Dis-moi, as-tu lu le journal aujourd'hui ?

LIND. – Non.

FALK. – Je te le donnerai ; on y voit l'histoire d'un homme qui, par un coup du sort, s'est vu arracher ses bonnes molaires très saines, parce que son cousin souffrait du mal de dents.

MLLE SKÆRE (*regarde au dehors à gauche*). – Voilà le prêtre !

MME HALM. – Voulez-vous voir combien ils sont !

STYVER. – Cinq, six, sept, huit petites filles.

FALK. – Ils sont insatiables !

MLLE SKÆRE. – Ouf, on pourrait presque dire, c'est indécent !

(Pendant ce temps, on a entendu une voiture s'arrêter dehors à gauche. Le prêtre, sa femme et ses huit petites filles, toutes en costume de voyage, entrent un par un.)

MME HALM *(se hâte au-devant des arrivants)*.
– Soyez les bienvenus, cordialement bienvenus !

STRAAMAND. – Merci !

MME STRAAMAND. – Mais il y a ici réception...

MME HALM. – Mais du tout !

MME STRAAMAND. – Nous allons déranger...

MME HALM. – Pas le moins du monde ; vous venez on ne peut plus à propos ; ma fille Anna vient de se fiancer.

STRAAMAND *(saisit la main d'Anna avec onction)*. – Ah, je vous félicite ; – l'amour, – l'amour – c'est un trésor que la teigne et la rouille ne peuvent ronger – quand il vaut quelque chose.

MME HALM. – Mais comme c'est gentil

d'avoir pris les petits avec vous à la ville.

STRAAMAND. – Nous avons encore quatre bambins, outre celles-ci.

MME HALM. – Vraiment ?

STRAAMAND. – Trois d'entre eux sont encore trop petits pour sentir la perte d'un père chéri absorbé par le Storthing.

MLLE SKÆRE (*à Mme Halm, prenant congé*). – Maintenant, je vous laisse.

MME HALM. – Oh, pourquoi partez-vous de si bonne heure ?

MLLE SKÆRE. – Je vais en ville raconter la nouvelle ; je sais que chez Jensen on se couche tard ; oh, les tantes vont être enchantées, vous pouvez croire. Ma douce Anna, plus de timidité ; – c'est demain dimanche ; les compliments vont pleuvoir de tous côtés !

MME HALM. – Bonsoir alors ! (*Aux autres.*) Une goutte de thé, n'est-ce pas ? Madame Straamand, je vous prie !

(Mme Halm, Straamand, sa femme et ses filles, ainsi que Guldstad, Lind et Anna, entrent dans la maison.)

MLLE SKÆRE *(prenant le bras de son fiancé)*.
– Maintenant, nous allons flirter ! Styver, vois-tu, là, comme la lune siège en nageant sur son trône ! Non, mais tu ne le vois pas !

STYVER *(morose)*. – Mais si ; je pensais seulement à l'emprunt.

(Ils sortent à gauche. Falk, qui pendant la scène précédente n'a pas cessé de regarder Straamand et sa femme, reste seul dans le jardin. Il fait tout à fait nuit ; des lumières brillent dans la maison.)

FALK. – Tout est comme ravagé par le feu, mort ; – une détresse irréparable ! – Ainsi l'on s'en va par le monde, deux par deux ; et ils sont là tous comme des troncs noircis, restes d'une forêt incendiée sur la terre désolée ; – si loin que le regard s'étende, tout est desséché, – Oh, personne, qui m'apporte la saine verdure de la vie. *(Svanhild sort sur la terrasse avec un rosier*

en fleurs, qu'elle pose sur la balustrade). Si, une,
– une... !

SVANHILD – Falk ! êtes-vous là dans
l'obscurité ?

FALK. – Sans prendre peur ? Non, l'obscurité
est belle. Mais dites-moi, n'avez-vous pas peur,
là-dedans, où la lampe éclaire ces cadavres
blêmes...

SVANHILD. – Oh, fi !

FALK (*regarde Straamand, qu'on aperçoit par
la fenêtre.*) – Il était autrefois si riche de
courage ; il résistait au monde pour une femme
aimée ; il était l'agitateur contre les observances,
son amour s'épandait en joyeuses harmonies... !
Regardez-le maintenant ! Dans sa longue
redingote, – quelle chute profonde ! Et sa femme
avec sa robe fanée, ses bottines éculées qui
claquent sous les talons, voilà la vierge ailée qui
devait le conduire à l'union des âmes de beauté.
Que reste-t-il de cette flamme ? Pas même de la
fumée ! *Sic transit gloria amoris*, Mademoiselle !

SVANHILD. – Oui, cela est misérable, bien misérable, tout cela : je ne connais personne dont je voudrais partager le sort.

FALK (*résolu*). – Eh bien, soulevons-nous contre une règle, qui n'est pas de la nature, mais toute factice !

SVANHILD (*secoue la tête*). – Alors, croyez-moi, la cause de notre union serait perdue, aussi sûrement que nous marchons sur la terre.

FALK. – Non, c'est la victoire quand on avance à deux, bien unis. Nous ne suivrons plus les services de la paroisse banale, gâtée par la communauté du lieu commun ! Voyez, le but, pour l'action de l'individu, est bien d'être indépendant, sincère et libre. Cela ne nous fait défaut ni à moi ni à vous. Une vie d'âme gonfle vos veines. Vous avez la chaude expression pour de fortes pensées. Vous ne supporterez pas que le corset de la forme comprime votre cœur, il faut qu'il batte librement ; votre voix n'est pas faite pour chanter dans un chœur sur un rythme imposé...

SVANHILD. – Et ne croyez-vous pas que la douleur bien souvent a assombri ma vue et serré ma poitrine ? Je voulais marcher mon propre chemin.

FALK. – Dans la pensée tranquille !

SVANHILD. – Non, en action. Mais alors sont venues les tantes avec de bons conseils, – on pourrait examiner la chose, chercher, peser... (*plus près*) la pensée tranquille, dites-vous ; non, hardiment j'osai un essai – comme peintre.

FALK. – Eh bien ?

SVANHILD. – Cela échoua, je n'avais pas de talent ; mais le besoin de liberté ne se rebuta pas ; après l'atelier, je voulus essayer le théâtre.

FALK. – Le projet fut aussi aisément détourné ?

SVANHILD. – Oui, sur la proposition de la plus vieille tante ; elle aimait mieux une place de gouvernante.

FALK. – Mais personne ne m'avait jamais dit

cela !

SVANHILD. – Naturellement ; elles s'en gardaient bien. (*Avec un sourire.*) Elles craignaient que « mon avenir » pût en souffrir, si des jeunes gens venaient à le savoir.

FALK (*la regarde un instant avec une sympathie douloureuse*). – J'avais pensé depuis longtemps que telle était votre histoire. – Je me rappelle exactement, la première fois que je vous vis, combien vous me paraissiez peu semblable aux autres, et que presque personne n'était de force à vous comprendre. Autour de la table où le thé répandait son parfum était assise la charmante société, – la causerie bourdonnait, les jeunes filles rougissaient et les jeunes gens flirtaient comme des pigeons domestiques par un jour étouffant. Sur la religion et la morale parlaient des vieilles filles et des matrones, et des jeunes femmes célébraient la vie de famille, tandis que vous étiez isolée comme un oiseau en cage. Et lorsqu'enfin le bavardage se fut élevé à une bacchanale de thé et une orgie de prose, – vous brilliez comme une médaille bien frappée au

milieu de toute cette monnaie de billon. Vous étiez une pièce d'un pays étranger, qui suivait un autre cours, qui ne pouvait jamais servir à ces échanges animés de propos sur les vers, le beurre et l'art et tout cela. Alors, – justement comme Mlle Skære avait la parole...

SVANHILD (*d'un ton sérieux*). – Tandis que, son fiancé se tenait debout, comme un hardi chevalier et tenait son chapeau sur son bras comme un bouclier...

FALK. – Votre mère vous fit signe de l'autre bout de la table : « Bois, Svanhild, avant que le thé soit froid. » Et vous avez bu d'un trait la boisson tiède et fade que jeunes et vieux avaient goûtée. Mais le nom me frappa au même instant ; la sauvage Volsungsaga avec son horreur, avec sa longue série de lignées tombées, me parut s'étendre jusqu'à notre temps ; je vis en vous une seconde Svanhild, transformée, accommodée à notre époque. On a trop longtemps combattu pour le drapeau de mensonge de la règle, la foule maintenant demande trêve et paix, mais si pourtant est commis le crime d'insulte à la loi, il

faut pour les péchés de tous qu'une innocente saigne.

SVANHILD (*avec une légère ironie*). – Je ne me doutais guère que de pareilles fantaisies, si sanglantes, pussent naître dans la vapeur du thé ; mais c'est sûrement votre moindre mérite d'entendre la voix des esprits, là où l'esprit se tait.

FALK (*ému*). – Non, ne riez pas, Svanhild ; derrière votre moquerie brillent des larmes, – oh je le vois bien. Et je vois plus encore ; si vous êtes pétrie d'une argile dont la forme est inconnue, la foule des artistes par milliers viendra, et tous vous gâteront pour vous modeler grossièrement, et sottement. L'œuvre du Seigneur est plagiée par le monde, qui la recrée à sa façon ; ou change, ajoute, ôte, transforme. Et quand ils vous mettent ainsi transformée sur le piédestal, ils s'écrient, joyeux : La voilà normale ! Voyez quelle sérénité plastique ; froide comme marbre ! Éclairée par la lumière de la lampe, elle convient parfaitement à l'ensemble ! (*Il saisit sa main avec douleur*). Mais s'il faut que votre esprit meure,

vivez auparavant ! Soyez à moi dans la nature printanière de Dieu ; vous viendrez assez tôt dans la triste cage. La dame y prospère, mais la femme y languit, et c'est elle seule que j'aime en vous. Que d'autres vous prennent dans la nouvelle maison ; mais ici, ici a germé le premier printemps de ma vie, – ici est sorti la première pousse de mon arbre de chansons ; ici j'ai senti mes ailes capables de voler ; – si vous ne m'abandonnez pas, je le sais, Svanhild, – ici, ici je deviens poète !

SVANHILD (*avec un doux reproche, en retirant sa main*). – Oh, pourquoi me dites-vous cela maintenant ? C'était si bien de se rencontrer en liberté. Vous auriez dû vous taire ; faut-il que le bonheur s'appuie sur une promesse, pour ne pas être détruit ! Maintenant vous avez parlé, maintenant tout est perdu.

FALK. – Non, j'ai montré le but, sautez, ma fière Svanhild, – si vous osez le saut. Soyez hardie, montrez que vous avez le courage d'être libre.

SVANHILD. – D'être libre ?

FALK. – Oui, c'est bien la liberté, remplir pleinement sa vocation ; et je le sais, vous avez été marquée par le ciel pour être mon égide contre la chute de la beauté. Il faut, c'est ma nature comme c'est celle de l'oiseau, que je monte contre le vent, pour atteindre les hauteurs. Vous êtes la brise qui peut me porter ; grâce à vous j'ai senti la force de mes ailes. Soyez à moi, à moi, jusqu'au moment où vous serez au monde, – quand les feuilles tomberont, nos chemins se sépareront. Chantez en moi la richesse de votre âme, et je rendrai poème pour poème ; ainsi vous pourrez vieillir à la lueur de la lampe, comme l'arbre jaunit, sans peine et plainte.

SVANHILD (*avec une amertume réprimée*). – Je ne puis vous remercier de votre bienveillance, bien qu'elle montre clairement vos bons sentiments. Vous me regardez comme l'enfant regarde un roseau qu'il peut couper et faire flûte pour un jour.

FALK. – Cela vaut mieux que de rester au

marais jusqu'à ce que l'automne l'étouffe sous les brouillards gris. (*Vivement.*) Vous devez ! Il faut ! Oui, c'est votre devoir de m'offrir ce que Dieu vous a si richement donné. Ce que vous ne faites que rêver, faites-le germer en moi, poème ! Voyez l'oiseau, là – sottement je l'ai tué ; il était pour vous comme le livre de chant. Oh, ne m'abandonnez pas ; chantez pour moi comme il chantait, et ma vie rendra poème pour chanson !

SVANHILD. – Et si je vous cédaï, quand je serai vide, et que j'aurai chanté sur la branche mon dernier chant, qu'arrivera-t-il ?

FALK (*la regarde*). – Qu'arrivera-t-il ? Eh bien, souvenez-vous.

(*Il montre du doigt hors de la scène, dans le jardin.*)

SVANHILD (*à voix basse*). – Oh oui, je me souviens que vous pouvez jeter la pierre.

FALK (*rit dédaigneusement*). – Voilà l'âme de liberté dont vous vous vantiez, – celle qui oserait, s'il y avait un but ! (*Avec force*). Je vous ai

montré le but ; donnez maintenant une réponse qui soit définitive.

SVANHILD. – Vous savez la réponse : de cette manière je ne pourrai jamais vous obtenir.

FALK (*rompant froidement*). – Assez donc là-dessus ; que le monde vous prenne.

(*Svanhild en silence s'est détournée de lui. Elle appuie les mains sur la balustrade de la véranda et repose la tête sur ses mains.*)

FALK (*fait quelques pas deci et delà, prend un cigare, s'arrête près d'elle et dit après un silence*). – Vous devez trouver que cela est bien ridicule, ce dont je vous ai entretenue ce soir ? (*Il s'arrête comme pour attendre une réponse. Svanhild se tait.*) Je me suis emballé, je le vois bien ; vous n'avez que le sentiment fraternel et filial ; – dorénavant je vous parlerai avec des gants, nous nous comprendrons mieux ainsi...

(*Il attend un peu ; mais comme Svanhild reste debout sans mouvement, il se tourne et remonte vers la droite.*)

SVANHILD (*lève la tête après un court silence, le regarde et s'approche*). – Maintenant je veux vous parler sérieusement et vous remercier d'avoir voulu me tendre une main de sauveur. Vous vous êtes servi d'une image qui m'a clairement fait comprendre votre « fuite hors du monde ». Vous vous compariez au faucon qui doit lutter contre le vent pour atteindre les hauteurs ; j'étais la brise qui devait vous porter vers le ciel bleu, – sans moi vous étiez sans force. – Que cela est misérable ! Que tout cela est mesquin, ridicule même, comme vous l'avez senti vous-même à la fin ! La comparaison est pourtant tombée sur un terrain fécond, car elle en a évoqué une autre à mes yeux, qui n'est pas, comme la vôtre, percluse et boiteuse. Je vous ai vu, non comme un faucon, mais comme un cerf-volant, un cerf-volant de poète, fait en papier, dont le corps n'est qu'un accessoire, tandis que la ficelle en est le principal. Le large corps était plein de billets d'avenir en or poétique ; chaque aile était un amas d'épigrammes qui frappent l'air sans toucher personne ; le long cou était un poème sur le temps, qui pouvait paraître fouetter

les défauts des hommes, mais qui ne parvenait qu'à murmurer tout bas sur ceci ou cela, où les devoirs sont méconnus. Vous étiez ainsi sans force devant moi et vous me demandiez : « Ô, soulevez-moi jusqu'aux vents de l'est ou de l'ouest ! Ô, aidez-moi à m'élever avec ma chanson, dût cela vous coûter les reproches d'une mère et d'une sœur ! »

FALK (*les poings fermés, dans une forte émotion intérieure*). – Mon Dieu, que... !

SVANHILD. – Non, croyez-moi, pour un tel jeu d'enfants je suis trop grande : mais vous qui êtes né pour une action spirituelle, – il vous suffit d'une envolée jusqu'aux régions des nuages, et vous pouvez suspendre le poème de votre vie à un fil que je peux laisser tomber où et quand il me plaît !

FALK (*vivement*). – Quelle date est-ce aujourd'hui ?¹

¹ Pour ne pas l'oublier.

SVANHILD (*plus doucement*). – Voyez, c'est bien ; que ce jour vous soit un jour mémorable ; vous ferez le voyage sur vos propres ailes, qu'elles doivent vous briser ou vous porter. La poésie de papier est bonne pour le pupitre, et celle qui est vivante ne sort que de la vie ; celle-là seule a droit de passage dans les hauts espaces ; choisissez maintenant celle des deux que vous voulez. (*Plus près de lui.*) J'ai fait maintenant ce que vous m'aviez demandé : j'ai chanté sur la branche ma dernière chanson ; c'était ma seule ; maintenant je suis vide ! si vous voulez, vous pouvez jeter la pierre !

(Elle rentre dans la maison ; Falk reste immobile et la suit des yeux ; au loin sur l'eau on aperçoit un bateau, d'où l'on entend, très faiblement, ce qui suit.)

CHŒUR

*J'étends mes ailes, je hisse ma voile,
je plane comme l'aigle au-dessus du miroir du
/ lac de la vie :*

la foule des goélands nous suit.

Par dessus bord le lest du bon sens !...

*Peut-être vais-je faire chavirer mon vaisseau ;
mais il est délicieux de naviguer ainsi !*

FALK (*distrain, se réveille de ses pensées*). – Quoi ? du chant ? Ah oui – ce sont les amis de Lind qui s'exercent à la joie ; c'est juste ! (*à Guldstad, qui sort, son manteau sur le bras.*) Eh bien, monsieur le négociant, – on s'esquive ?

GULDSTAD. – Oui. Laissez-moi d'abord mettre mon manteau ; nous, qui ne sommes pas poètes, craignons le froid, l'air du soir est sensible sur le cou. Bonsoir !

FALK. – Négociant ! Avant de vous en aller, – un mot ! Indiquez-moi un acte à accomplir, un grand acte ! Il y va de la vie... !

GULDSTAD (*avec un accent ironique*). – La vie ? Si vous vous détachez d'elle, vous verrez qu'elle se détachera de vous.

FALK (*le regarde, songeur, et dit lentement*). – Voilà, sous forme concise, tout un programme donné. (*Il éclate joyeusement.*) Maintenant je suis réveillé de ma léthargie, maintenant j'ai jeté les grands dés de la vie, et vous verrez, – le diable m'emporte...

GULDSTAD. – Fi, ne jurez pas, la mouche timide ne fait pas cela.

FALK. – Non, plus de mots, des actes, rien que des actes ! Je renverse l'œuvre du Seigneur ; – six jours perdus à bâiller ; mon œuvre en ce monde est encore néant – ; demain, dimanche – je vais créer !

GULDSTAD (*riant*). – Eh bien, nous verrons si vous aurez la force ; mais, pour le moment, rentrez d'abord et couchez-vous, bonsoir !

(*Il sort par la gauche. On aperçoit Svanhild dans la chambre au-dessus de la véranda, elle ferme la fenêtre et baisse le store.*)

FALK. – Maintenant, à l'action ; j'ai trop longtemps dormi. (*Il lève les yeux vers la fenêtre*

de Svanhild et éclate comme pris d'une forte résolution.) Bonsoir ! Bonsoir ! Que vos rêves soient doux cette nuit ; demain, Svanhild, nous serons deux fiancés.

(Il sort rapidement par la droite ; du fjord on entend encore.)

*Peut-être vais-je faire chavirer mon vaisseau ;
mais il est délicieux de naviguer ainsi !*

(Le bateau s'éloigne lentement, tandis que le rideau tombe.)

Acte deuxième

Après-midi de dimanche. Des dames et des messieurs en toilette boivent le café sur la véranda. Par les portes-fenêtres ouvertes on aperçoit de nombreux hôtes dans la chambre donnant sur le jardin ; on entend, venant de là, ce qui suit :

CHŒUR

Soyez les bienvenus dans la société des fiancés !

Maintenant vous pouvez vous aimer à portes ouvertes,

vous pouvez vous embrasser tout le long du jour,

vous pouvez vous baiser à plaisir ; –

ne craignez plus les oreilles qui épiant.

Vous pouvez, tous deux, flirter délicieusement ;

vous le pouvez dehors ou chez vous.

*Votre amour peut maintenant s'étaler ;
choyez-le, arrosez-le et le laissez grandir ;
et montrez-nous comme vous vous y entendez !*

MLLE SKÆRE (*dans la chambre*). – Non, dire que je ne l'ai pas su, Lind ; je vous aurais taquiné !

UNE DAME (*dans la chambre*). – Oh, que c'est vexant !

Une SECONDE DAME (*dans la porte*). – Il a écrit sans doute, Anna ?

UNE TANTE. – Non !

MLLE SKÆRE. – C'est ce qu'a fait le mien.

UNE DAME (*sur la véranda*). – Anna, combien de temps cela a-t-il été secret ?

(Elle court dans la chambre.)

MLLE SKÆRE. – Demain, il faut que tu sortes acheter l'anneau.

PLUSIEURS DAMES (*empressées*). – Nous allons le mesurer !

MLLE SKÆRE. – Laissez donc ; elle va le faire elle-même.

MME STRAAMAND (*sur la véranda, à une dame avec un travail de femme*). – Vous cousez à contrepoint ?

LA FEMME DE CHARGE (*dans la porte, avec une assiette*). – Encore une demi-tasse de café ?

UNE DAME. – Oui, merci, une goutte.

MLLE SKÆRE. – Quel bonheur, que tu aies ton nouveau manteau pour la semaine prochaine, quand vous ferez vos visites.

UNE DAME MÛRE (*dans la chambre, près de la fenêtre*). – Quand irons-nous dans les magasins ?

MME STRAAMAND. – Quel est donc le prix de la porcelaine maintenant ?

UN MONSIEUR (*à quelques dames sur la véranda*). – Regardez-moi monsieur Lind avec

les gants d'Anna.

QUELQUES DAMES (*avec une joie bruyante*). – Mon Dieu, il les a baisés !

D'AUTRES (*de même, en se levant vivement*). – Quoi ! Est-ce vrai !

LIND (*se montre, rouge et confus, dans la porte*). – Oh, laissez-moi !

(*Il s'éloigne.*)

MLLE SKÆRE. – Oui, je l'ai vu !

STYVER (*dans la porte, avec une tasse de café d'une main et un biscuit de l'autre*). – Non, il ne faut pas ainsi défigurer le fait ; j'atteste que les témoins se trompent.

MLLE SKÆRE (*à l'intérieur, sans être vue*). – Viens, Anna, mets-toi devant ce miroir !

QUELQUES DAMES (*criant*). – Vous aussi, Lind !

MLLE SKÆRE. – Dos à dos ! Un peu plus près !

LES DAMES SUR LA VÉRANDA. – Venez voir de combien il est plus grand !

(Toutes courent dans la chambre ; on entend des rires et des propos bruyants pendant un moment à l'intérieur.)

FALK *(qui pendant la scène précédente s'est promené çà et là dans le jardin, arrive maintenant sur le devant de la scène, s'arrête et regarde jusqu'à ce que le bruit se soit un peu apaisé)*. – Les voilà qui tuent une poésie d'amour. – L'artisan qui maladroitement a piqué une vache et lui a fait souffrir une mort inutile, on le met au pain et à l'eau pendant dix jours ; mais ceux-là – ceux-là, – ils échappent. *(Il serre les poings.)* Je serais tenté – ; chut, la parole est vaine ; plus rien que l'action, je l'ai juré.

LIND *(sort rapidement et prudemment)*. – Ah, Dieu soit loué, maintenant ils parlent modes ; je peux m'échapper...

FALK. – Oh, tu peux être confiant dans le bonheur ; des essaims de souhaits, nombreux comme des moustiques, ont bourdonné autour de

toi toute la journée.

LIND. – Ils sont si sincères, tous ; pourtant, un peu moins suffirait. La sympathie qu'ils montrent est presque fatigante ; cela va me reposer d'échapper un instant.

(Il veut sortir à droite.)

FALK. – Où vas-tu ?

LIND. – Dans ma chambre, je pense. Frappe, si tu trouves la porte fermée.

FALK. – Veux-tu que j'aille te chercher Anna ?

LIND. – Non, si elle veut quelque chose, elle me fera bien prévenir. Nous avons causé hier soir jusque tard dans la nuit ; je lui ai dit à peu près l'essentiel ; je pense d'ailleurs qu'il vaut mieux ménager son trésor de bonheur.

FALK. – Tu as raison ; il ne faut pas y fouiller trop profondément pour l'usage quotidien...

LIND. – Chut, laisse-moi m'en aller. Je vais fumer une bonne pipe ; voilà trois grands jours de

suite que je n'ai pas fumé. J'étais tellement agité ; j'allais et je tremblais qu'elle me refusât...

FALK. – Oui, tu dois avoir besoin d'un peu de repos.

LIND. – Et tu peux croire que la pipe me paraîtra bonne.

(Il sort par la droite. Mlle Skære et plusieurs autres dames arrivent de la chambre.)

MLLE SKÆRE (à Falk). – C'est lui, qui vient de partir ?

FALK. – Oui, c'était le gibier.

QUELQUES DAMES. – Nous fuir !

D'AUTRES. – Fi, c'est mal !

FALK. – Il est encore un peu sauvage, mais il s'apprivoisera quand il aura porté le collier une semaine.

MLLE SKÆRE (*regarde autour d'elle*). – Où est-il ?

FALK. – Il est en ce moment dans le galetas, dans la maison du jardin, dans notre nid commun ; (*avec prière*) mais n'allez pas le relancer jusque-là ; laissez-le souffler un peu !

MLLE SKÆRE. – Soit ; mais le délai ne sera pas long.

FALK. – Oh, donnez-lui un quart d'heure, – et vous pourrez recommencer le jeu. Pour le moment il est dans un sermon anglais...

MLLE SKÆRE. – Anglais... ?

LES DAMES. – Oh, vous vous moquez de nous ! Vous plaisantez !

FALK. – Très sérieusement. Il est très résolu à s'établir quelque part parmi les émigrants, et pour cela...

MLLE SKÆRE (*effrayée*). – Dieu ! il n'a pas conservé cette idée folle ? (*Aux dames.*) Appelez toutes les tantes ! Allez chercher Anna et Mme Straamand et Mme Halm !

QUELQUES DAMES (*émues*). – Oui, il faut

empêcher cela !

D'AUTRES. – Il faut faire du bruit !

MLLE SKÆRE. – Les voilà ; Dieu merci. (*À Anna, qui arrive de la chambre en même temps que le prêtre, sa femme et ses enfants, Styver, Guldstad, Mme Halm et les autres hôtes.*) Sais-tu à quoi Lind s'est résolu, tout tranquillement ? À s'en aller là-bas comme prêtre...

ANNA. – Oui, je sais.

MME HALM. – Et tu lui as promis...

ANNA (*confuse*). – De partir avec lui.

MLLE SKÆRE (*irritée*). – Ainsi il t'a persuadée !

LES DAMES (*joignant les mains*). – Non, – quel rusé !

FALK. – Mais souvenez-vous de ses aspirations... !

MLLE SKÆRE. – Mon Dieu, cela est bon quand rien ne vous lie ; mais un fiancé ne suit que sa

fiancée. – Non, douce Anna, penses-y à temps ; tu es née dans la capitale...

FALK. – Il est pourtant doux de souffrir pour l'idée !

Mlle SKÆRE – Souffrira-t-on pour l'idée du fiancé ? On n'est pourtant pas obligée à cela, mon Dieu ! (*Aux dames.*) Venez toutes ! (*Elle prend Anna par le bras.*) Attends ; tu vas voir ; – il apprendra ce qu'il a à faire.

(Elles remontent et sortent à droite en conversation animée avec la plupart des dames ; les autres hôtes se répandent en différents groupes dans le jardin. Falk arrête Straamand, dont la femme et les enfants restent constamment près de lui. Guldstad marche de long en large pendant la conversation suivante.)

FALK. – Monsieur le pasteur, aidez le jeune champion de la foi, avant qu'ils ne tournent contre lui la résolution de Mlle Anna.

STRAAMAND (*d'un ton de prêche*). – Oui, la femme doit se conformer à l'homme ; –

(*réfléchissant*) mais si je l'ai bien compris à dîner, sa charge¹ repose sur une base incertaine, et l'offrande qui serait apportée est assez douteuse...

FALK. – Oh non, Monsieur le pasteur, ne jugez pas trop vite. J'ose vous assurer, par la main et la bouche, que sa vocation est très grande et incoercible...

STRAAMAND (*se déridant*). – Oui, s'il est assuré qu'il pourra compter sur quelque chose de tout à fait certain à l'année, – alors c'est autre chose.

FALK (*impatient*). – Vous mettez devant ce que je mets derrière ; je parle de vocation, – d'aspiration, – non d'appointements !

¹ Tout le dialogue qui suit repose sur un double jeu de mots : *Kald* signifie vocation dans la bouche de Falk et charge (ecclésiastique) quand il est prononcé par Straamand ; de même *Offer* signifie sacrifice pour le premier, et pour le second il signifie offrande (*supplément de traitement apporté librement par les fidèles*).

STRAAMAND (*avec un sourire expressif*). – De cela personne ne peut témoigner en Amérique, Europe ou Asie, – bref nulle part. Oui, s’il était libre, mon cher jeune ami, – s’il était seul, sans lien, – oui cela pourrait aller ; mais pour Lind, dans sa situation de fiancé, – une pareille position n’est pas bonne. Pensez-y vous-même ; c’est un homme vigoureux, avec le temps il pourra avoir un peu de famille ; – je lui suppose la meilleure volonté ; – mais les moyens, mon ami ? – « Ne construis pas sur le sable », dit l’Écriture. Ce serait une autre affaire si l’offrande...

FALK. – Oui, elle n’est pas mince, je le sais.

STRAAMAND. – Ah bien, cela aide. Quand on est résolu à apporter l’offrande, et de bon gré...

FALK. – Il est résolu, comme pas un.

STRAAMAND. – Il ? Comment dois-je vous comprendre ? Par suite de la situation, il accepte l’offrande, il ne la fait pas...

MME STRAAMAND (*regarde au fond de la scène*). – Les voilà qui reviennent.

FALK (*le regarde un instant, étonné, le comprend tout à coup et éclate de rire*). – Bravo pour l'offrande ; – oui, celle qui est apportée aux jours de fêtes, – enveloppée dans du papier !

STRAAMAND. – Car si toute l'année on serre bien les freins on a du reste encore à Noël et à la Pentecôte.

FALK (*gai*). – Et l'on remplit sa « charge », – quand elle est importante, – même si l'on a des charges de famille !

STRAAMAND. – Cela va de soi ; si l'on est assuré assez largement, alors on peut aller même chez les Cafres Zoulous. (*Bas.*) Maintenant je vais la ramener à ce qui est bien. (*À une des petites filles.*) Ma petite Mette, donne-moi ma tête. Ma tête de pipe, je veux dire, mon enfant, tu comprends – (*il tâte la poche de sa redingote.*) Non, attends, – je l'ai sur moi.

(*Il remonte et bourre sa pipe, suivi de sa femme et de ses enfants.*)

GULDSTAD (*se rapproche*). – Vous jouez un

peu le rôle du serpent dans le paradis de l'amour, à ce que je vois !

FALK. – Oh, les fruits de l'arbre de la connaissance sont si verts ; ils ne tentent personne. (*À Lind qui arrive de droite.*) Eh bien, te voilà ?

LIND. – Mais, Dieu ait pitié de moi, dans quel état est la chambre ; la lampe est par terre, cassée, le store arraché, notre plume de fer brisée, et l'encre coule sur le garde-feu...

FALK (*le frappe sur l'épaule*). – Ce ravage porte le premier bouton du printemps de ma vie. Trop longtemps je me suis assis derrière le garde-feu et j'ai écrit des vers sous la lampe allumée ; maintenant j'en ai fini avec la poésie en chambre ; – je marche au jour, sous la lumière du soleil de Dieu ; mon printemps est venu avec la conversion de mon âme ; dorénavant mes poèmes seront des faits et des actes.

LIND. – Oui, fais-moi des vers sur ce que tu voudras ; mais ne t'attends pas à ce que ma belle-mère laisse passer la perte des garde-feu peints.

FALK. – Quoi ! Elle qui offre tout aux pensionnaires, même ses filles, – est-ce qu'elle prendrait des airs pincés pour si peu de chose !

LIND (*en colère*). – C'est malhonnête de toutes manières, et compromettant pour tous deux ! Enfin, arrangez-vous ensemble pour cela ; mais la lampe était ma propriété, avec le verre et le globe...

FALK. – Oh, ptt, – je ne m'en fais aucun scrupule ; tu as l'été lumineux du Seigneur, à quoi bon la lampe ?

LIND. – Tu es étonnant ; tu oublies seulement que l'été est court. Je pense précisément que si je veux être prêt pour Noël, il s'agit de ne pas perdre de temps.

FALK (*avec de grands yeux*). – Tu penses à l'avenir ?

LIND. – Oui, je le fais, il me semble que l'examen est assez sérieux...

FALK. – Mais souviens-toi d'hier soir !

Souviens-toi : tu vas et tu vis ; enivré du présent, tu ne demandes rien de plus, – pas même des notes médiocres à la Noël ; – tu as emprisonné le bel oiseau du bonheur ; tu te sens comme si tu avais la richesse du monde à tes pieds !

LIND. – J'ai dit cela ; mais il faut comprendre, naturellement, *cum grano salis*...

FALK. – Eh bien !

LIND. – Les matinées, je veux jouir de mon bonheur, c'est bien mon intention.

FALK. – C'est hardi !

LIND. – Il faut que je rende visite à ma nouvelle famille, en sorte que je perdrais quand même du temps ; mais je paierais cher un plus grand changement dans mes occupations.

FALK. – Et tu voulais encore la semaine dernière aller par le vaste monde chanter ta chanson.

LIND. – Oui ; mais j'ai pensé que le voyage serait trop long, je puis employer mieux les

semaines.

FALK. – Non, tu restais chez toi pour une autre raison ; tu disais que le fond de la vallée a pour toi l'air des montagnes et le gazouillement des oiseaux.

LIND. – Oui, sûrement, – l'air est très sain ; mais on en jouit aussi en se mettant à un travail régulier avec son livre.

FALK. – Mais c'est justement le livre qui ne suffirait pas comme échelle de Jacob...

LIND. – Ouf, que tu es têtu ; on dit cela quand on est sans lien...

FALK (*le regarde et joint les mains, dans un étonnement tranquille*). – Toi aussi, Brutus !

LIND (*avec une expression de contrainte et de dépit*). – Rappelle-toi donc que j'ai d'autres devoirs que toi. J'ai ma fiancée. Regarde tous les autres fiancés, même des gens de grande expérience, que, je l'espère, tu ne voudras pas blâmer, – ils conviennent tous que, lorsqu'on

veut aller à deux dans la vie, il...

FALK. – Épargne ton explication. Qui te l'a donnée ?

LIND. – Oh, par exemple, Styver, et c'est un homme qui ne ment pas. Et Mlle Skære, qui est si au courant, elle dit...

FALK. – Bien, mais le prêtre et sa Manon ?

LIND. – Oui, c'est curieux, ces deux-là ; il règne sur eux comme une sérénité... pense, elle ne peut se souvenir de ses fiançailles, elle a tout à fait oublié ce que c'est que d'aimer.

FALK. – Oui, c'est la suite de tout sommeil prolongé, – les oiseaux du souvenir deviennent tout à fait rebelles. (*Il pose la main sur son épaule et le regarde ironiquement.*) Toi, cher Lind, tu as sûrement bien dormi cette nuit ?

LIND. – Jusque tard dans le jour ; je m'étais couché si épuisé, et en même temps dans une telle excitation ; j'avais presque peur d'être devenu fou.

FALK. – Oui, tu souffrais d'une sorte d'ensorcellement.

LIND. – Heureusement, je me suis réveillé dans l'état normal.

(Pendant cette scène on a aperçu de temps en temps Straamand marcher au fond de la scène en conversation animée avec Anna ; Mme Straamand et les enfants suivent derrière. Mlle Skære se montre à son tour ; en même temps qu'elle Mme Halm et quelques autres dames.)

MLLE SKÆRE *(avant d'entrer en scène)*. – Monsieur Lind !

LIND *(à Falk)*. – Les voilà encore après moi ! Viens, allons-nous-en.

MLLE SKÆRE. – Non, restez ; où allez-vous ? Mettons vite fin au désaccord qui a surgi entre vous et votre fiancée.

LIND. – Sommes-nous en désaccord !

MLLE SKÆRE *(montre Anna, qui est plus loin dans le jardin)*. – Oui, jugez-en vous-même par

ces yeux pleins de larmes. Cela vient de votre idée d'aller en Amérique.

LIND. – Mon Dieu, mais elle voulait...

MLLE SKÆRE (*moqueuse*) – Oui, ça en a l'air ! Non, mon cher, vous jugerez autrement, quand nous aurons envisagé la chose plus à l'aise.

LIND. – Mais cette lutte pour la foi, c'est mon plus beau rêve d'avenir !

MLLE SKÆRE. – Oh, à notre époque civilisée, qui croira à des rêves ? Voyez, Styver a rêvé l'autre nuit qu'il venait une lettre si bizarrement pliée...

MME STRAAMAND. – Rêver cela est l'annonce d'une fortune.

MLLE SKÆRE (*avec un signe de tête*). – Oui, le jour suivant il fut saisi pour les contributions.

(Les dames forment cercle autour de Lind et remontent dans le jardin en causant avec lui.)

STRAAMAND (*continuant, à Anna, qui tâche*

de lui échapper) – Par ces motifs, chère jeune enfant, par ces motifs, tirés de la raison, de la morale et en partie des écritures, vous comprenez maintenant qu'un pareil changement d'avis doit être appelé tout à fait chose en l'air.

ANNA (*presque pleurant*). – Mon Dieu, j'ai encore si peu d'expérience...

STRAAMAND. – Et il est si naturel que l'on ait une crainte intempestive des dangers et des périls ; mais ne laissez pas le doute vous prendre dans ses filets, – soyez intrépide ; regardez-nous, moi et Manon !

MME STRAAMAND. – J'ai entendu dire aujourd'hui à votre mère que j'étais aussi abattue que vous quand nous obtînmes la charge...

STRAAMAND. – C'était aussi parce qu'elle devait quitter tous les agréments de la ville, mais dès que nous avons réuni quelques skillings, et eu nos premiers jumeaux, cela passa.

FALK (*bas à Straamand*). – Vous êtes fort, comme orateur !

STRAAMAND (*Lui fait signe de la tête et se retourne vers Anna*). – Tenez donc votre parole ! Renoncera-t-il ? Falk me dit que sa charge n'est d'ailleurs pas insignifiante ; – c'était bien cela ?

FALK. – Non, pasteur.

STRAAMAND. – Si, par Dieu... ! (*À Anna.*) On peut donc s'appuyer sur quelque chose de certain. Et s'il en est ainsi, pourquoi renoncerons-nous ? Voyez autour de vous aux époques reculées ! Voyez Adam, Ève, les bêtes dans l'arche – voyez les lis dans l'air – les oiseaux dans les champs – les petits oiseaux – les petits oiseaux – les poissons...

(*Il continue à mi-voix, en s'éloignant avec Anna.*)

FALK (*comme Mlle Skære et les tantes arrivent avec Lind*). – Hurra ! Voilà des troupes d'élite toutes fraîches ; toute la vieille garde en armes !

MLLE SKÆRE. – Ah, c'est bon, elle est ici. (*À mi-voix.*) Nous le tenons, Falk ! maintenant à

l'autre.

(Elle s'approche d'Anna.)

STRAAMAND *(avec un mouvement comme pour écarter)*. – Elle n'a pas besoin de persuasion mondaine ; là où l'esprit fait son œuvre, il n'est pas besoin que le monde... *(Modeste.)* Si j'ai produit quelque effet, c'est que j'ai reçu la force... !

MME HALM. – Allons, sans retard, la réconciliation !

LES TANTES *(émues)*. – Mon Dieu, que c'est gentil !

STRAAMAND. – Oui, y a-t-il un cœur assez sourd et fermé pour ne pas trouver touchante une telle scène ! Il est si aggravant, il est si aiguissant, il est si excitant de voir une jeune enfant mineure qui fait son sacrifice, avec peine, mais pourtant, voulant le faire, sur l'autel du devoir.

MME HALM. – Oui, mais c'est aussi que sa famille a veillé.

MLLE SKÆRE. – Oui, moi et les tantes, je le sais bien ! Vous, Lind, vous avez la clef de son cœur, mais nous, les amies, nous avons un crochet qui peut ouvrir, là où la clef ne suffit pas... (*Elle lui serre la main.*) Et si plus tard il en est besoin, venez à nous, – notre amitié ne peut disparaître.

MME HALM. – Oui, nous serons près de vous partout où vous serez et vous irez...

MLLE SKÆRE. – Et nous vous protégerons contre les affreuses vipères de la discorde.

STRAAMAND. – Oh, quelle réunion ! Amour et amitié ! Un moment si heureux, et cependant si mélancolique. (*Il se tourne vers Lind.*) Mais, jeune homme, il faut que cela finisse. (*Il amène Anna vers lui.*) Reçois ta fiancée, – reçois ta fiancée – et baise-la !

LIND (*tend la main à Anna*). – Je ne pars pas !

ANNA (*en même temps*). – Emmène-moi !

ANNA (*étonnée*). – Tu ne pars pas ?

LIND (*de même*). – T’emmener ?

ANNA (*avec un regard découragé sur les assistants*). – Mais, mon Dieu, de la sorte nous nous séparons quand même !

LIND. – Qu’est ce que cela veut dire ?

LES DAMES. – Quoi !

MLLE SKÆRE (*empressée*). – Non, il se cache un malentendu...

STRAAMAND. – En femme dévouée, elle a promis de partir !

MLLE SKÆRE. – Et Lind a hautement juré de rester !

FALK (*riant*). – Ils ont cédé l’un à l’autre ; qu’est-ce qui manque ?

STRAAMAND. – Non, pour moi cela devient trop embrouillé !

(*Il remonte vers le fond.*)

LES TANTES (*bas, entre elles*). – Mais, mon

Dieu, de qui venait la querelle ?

MME HALM (*à Guldstad et Styver, qui se sont promenés dans le jardin et se rapprochent maintenant*). – Il y a désaccord ici de tous les côtés.

(Elle leur parle à voix basse.)

MME STRAAMAND (*à Mlle Skære, comme elle voit que l'on couvre la table de jardin*). – Nous allons avoir le thé.

MLLE SKÆRE (*brièvement*). – Dieu soit loué !

FALK. – Hurra pour l'amitié, le thé, l'amour et les tantes !

STYVER. – Mais si l'affaire est telle, elle peut prendre fin à la satisfaction de tout le monde. Le différent repose sur un paragraphe qui dit : la femme doit suivre son mari. Le sens en est clair, personne n'en peut douter...

MLLE SKÆRE. – Bien, mais d'où vient l'accommodement ?

STRAAMAND. – Elle doit obéir à une loi supérieure...

STYVER. – Mais Lind peut éluder la loi – (*Tourné vers Lind.*) Pars tant que tu veux, et ne te préoccupe pas de l'endroit.

LES TANTES (*joyeuses*). – Oui, cela va !

MME HALM. – Très bien !

MLLE SKÆRE. – Ainsi finit la discorde.

(Svanhild et les jeunes filles ont pendant ce temps couvert la table à thé en bas de la véranda. Sur l'invitation de Mme Halm les dames s'installent à la table. Le reste de la société prend place partie dans la véranda et dans le pavillon, partie dans le jardin. Falk est assis dans la véranda. Pendant ce qui suit on boit le thé.)

MME HALM (*souriante*). – Voilà le petit orage dissipé. Cela fait du bien, ces pluies d'été, quand c'est passé ; le soleil brille avec plus d'éclat, et promet une après-midi sans nuages.

MLLE SKÆRE. – Oui, la fleur de l'amour a

besoin d'ondées grandes ou petites, pour rester fraîche.

FALK. – Elle meurt dès qu'elle est mise au sec ; en cela elle ressemble à un poisson.

SVANHILD. – Non, l'amour vit de plein air...

MLLE SKÆRE. – Et le poisson y meurt...

FALK. – Très juste.

MLLE SKÆRE. – Vous voyez : nous vous avons fermé la bouche !

MME STRAAMAND. – Le thé est bon, on le reconnaît à l'odeur.

FALK. – Mais continuons la comparaison de la fleur. C'est une fleur, car sans la bénédiction de la pluie céleste, elle dépérit...

(Il s'arrête.)

MLLE SKÆRE. – Eh bien ?

FALK *(avec un salut galant)*. – Et les tantes viennent pour asperger. – Mais les poètes se sont

servi de la comparaison, et aussi les bonnes gens de vingt manières, – et pourtant elle est encore peu claire pour la plupart des gens : car la multitude des fleurs est grande et variée. Dites, quelle fleur surtout représente l'amour ? Nommez celle qui lui ressemble le plus.

MLLE SKÆRE. – C'est une rose ; mon Dieu, tout le monde sait cela ; – l'amour fait voir la vie en rose.

UNE JEUNE DAME. – C'est l'anémone blanche, elle croît sous la neige ; c'est seulement quand le printemps commence qu'elle se montre.

UNE TANTE. – C'est la dent-de-lion, qui prospère le mieux quand elle est piétinée par l'homme ou le cheval, elle pousse des rejetons quand elle a été foulée, comme le poète Pedersen l'a si joliment écrit.

LIND. – C'est la fleur de printemps ; dans ta jeune âme, elle carillonne la fête de la vie.

MME HALM. – Non, c'est les plantes vertes, qui ne jaunissent, même en décembre, pas plus

qu'en plein juin.

GULDSTAD. – Non, c'est le lichen d'Islande, recueilli pendant la saison, cela guérit les jeunes filles du mal de poitrine.

UN MONSIEUR. – Non, c'est le marron d'Inde, – très appréciable comme bois de chauffage, mais le fruit est immangeable.

SVANHILD. – Non, un camélia ; comme auparavant le muguet, c'est la coiffure de bal aujourd'hui.

MME STRAAMAND. – Non, c'est comme une fleur qui est si jolie ; attendez un peu... elle est grise... non, violette ; comment s'appelle-t-elle... ? Ah oui, cela ressemble... non, c'est curieux, comme j'ai peu de mémoire.

STYVER. – Toutes les comparaisons avec des fleurs sont boiteuses. Il ressemble plutôt à un pot de fleurs, dans lequel il n'y a pas place seulement pour une, mais où l'on peut en mettre jusqu'à huit.

STRAAMAND. – (*au milieu de ses enfants*). – Non, l’amour est un poirier ; au printemps, des fleurs, blanches comme neige ; un peu plus tard dans l’année, les fleurs se transforment en gros fruits verts de plus en plus nombreux ; ils se nourrissent de la sève de l’arbre ; – et avec l’aide de Dieu deviennent tous des poires.

FALK. – Autant de têtes, autant d’avis ! Non, vous tâtonnez dans de mauvais chemins. Toute comparaison est fausse, mais écoutez maintenant la mienne ; – vous pourrez la tourner et retourner de toutes les manières. (*Il se lève en posture d’orateur.*) Il pousse une plante dans l’orient lointain ; son domaine est le jardin du cousin du soleil...

LES DAMES. – Oh, c’est le thé.

FALK. – Oui.

MME STRAAMAND. – Il a une voix, comme Straamand, quand il...

STRAAMAND. – Ne le dérange pas.

FALK. – Il vient de la vallée du pays de la fable, à deux mille lieues au-delà de stériles déserts ; – remplis la tasse, Lind ! Merci. Maintenant je vais faire, sur le thé et l'amour, un discours au thé. (*Les hôtes se rapprochent.*) Il vient du pays de la légende ; mais c'est bien aussi de là que vient l'amour. Seuls les fils du soleil ont su cultiver la plante, la soigner et l'élever. Il en est de même de l'amour. Il faut qu'une goutte du sang du soleil batte dans les veines de qui sentira en soi germer l'amour, pour qu'il puisse verdier, pousser, et s'épanouir en floraison.

MLLE SKÆRE. – Mais la Chine est un bien vieux pays, on peut en conclure l'âge du thé...

STRAAMAND. – C'était sûrement avant Tyr et Jérusalem.

FALK. – Oui, il était déjà connu lorsque défunt Mathusalem en était encore à feuilleter, assis sur son tabouret dans les livres d'images...

MLLE SKÆRE (*trionphante*). – Et l'essence de l'amour est d'être jeune ! trouver là de la ressemblance sera malaisé.

FALK. – Non, l’amour est aussi très vieux ; nous acceptons cette doctrine avec autant de foi que les gens du Cap et de Rio ; – oui, depuis Naples jusque dans le nord à Brevig, il en est qui affirment qu’il est éternel ; – oh, il y a bien là quelque exagération, – mais vieux, il l’est, plus que l’on ne peut dire.

MLLE SKÆRE. – Mais l’amour et l’amour ne font qu’un ; du thé il y en a du bon et du mauvais.

MME STRAAMAND. – Oui, il y a beaucoup de qualités de thé.

ANNA. – Les pousses vertes du printemps d’abord...

SVANHILD – Celui-là est réservé aux filles du soleil.

UNE JEUNE DAME. – On en décrit une espèce, enivrante comme l’éther...

UNE AUTRE. – Avec l’odeur du lotus et un goût d’amande.

GULDSTAD. – On ne le trouve jamais dans le

commerce.

FALK (*qui pendant ce temps est descendu de la véranda*). – Ah, mesdames, chacun porte en soi un petit « céleste empire ». Là germent des milliers de petites pousses pareilles derrière la muraille de Chine en ruine de la timidité. Mais les petites poupées chinoises de l'imagination, assises à l'abri des kiosques, qui soupirent, qui rêvent au loin, – si loin, – avec une guimpe autour des reins, une floraison de tulipes dorées dans les mains, – c'est pour elles que vous avez recueilli les premiers bourgeons ; vous ne vous êtes pas souciés de ce que l'on pourrait récolter ensuite. Voyez, c'est pour cela qu'il nous arrive mêlé de gravier et de feuilles mortes, – un regain, qui est à ceux-là ce que le chanvre est à la soie, – une moisson, que l'on cueille de l'arbre en le secouant.

GULDSTAD. – C'est le thé noir.

FALK (*avec un signe de tête*). – Il remplit le marché.

UN MONSIEUR. – Holberg parle aussi d'un thé

de bœuf...

MLLE SKÆRE (*pincée*). – Il est tout à fait inconnu aux palais d'aujourd'hui.

FALK. – Il y a aussi un amour de bœuf ; il assomme son homme, – dans les romans, et peut se trouver aussi parfois dans l'armée des pantoufles, sous le drapeau du mariage. Bref, il y a ressemblance, jusque dans les moindres détails. Je rappelle encore quelque chose de bien connu, que le thé souffre et perd quelque chose de son arôme, lorsqu'il nous vient par la mer. Il faut qu'il traverse le désert, à dos, – qu'il réponde à la douane aux Russes et aux cosaques ; – estampillé par eux, il peut aller plus loin et passe chez nous, pour bonne marchandise. Mais l'amour ne suit-il pas le même chemin ? À travers le désert de la vie ? Quelles seraient les conséquences, quels cris, quel jugement du monde, si vous, si moi, portions hardiment notre amour sur les vagues de la liberté ! Mon Dieu, il a perdu le condiment de la morale ! Son odeur de légalité s'est dissipée !

STRAAMAND (*se lève*). – Oui, Dieu merci –

dans des pays moraux, de pareilles marchandises sont encore de contrebande !

FALK. – Oui, pour circuler librement dans ce pays, il faut qu'il ait traversé la Sibérie des règles, où aucun air de mer ne pourra l'endommager ; – il faut qu'il montre le sceau, noir sur blanc, du marguillier, de l'organiste et du sonneur, de la famille et des amis, des connaissances et de tous les diables, et de beaucoup d'autres braves gens, sans compter la permission qu'il obtient de Dieu même. – Et enfin, le dernier grand point de ressemblance : voyez comment la main de la civilisation s'est posée lourdement sur le « céleste empire » dans l'orient lointain ; son mur tombe, sa puissance est abattue, le dernier vrai mandarin a été pendu, déjà des mains profanes font la récolte. Bientôt le « céleste empire » ne sera qu'une saga, une histoire à laquelle personne ne croit ; le monde entier est gris sur gris ; – nous avons jeté par terre le pays des merveilles. Mais s'il en est ainsi, – où donc est l'amour ? Oh, lui aussi se perd dans le désert ! (*Il lève sa tasse.*) Eh bien, s'évanouisse

ce que le temps ne peut supporter ; je bois mon thé en l'honneur de défunt Amour !

(Il boit complètement ; grand mécontentement et mouvement dans la société.)

MLLE SKÆRE. – Voilà un bien étrange usage de la parole !

LES DAMES. – L'amour serait mort !

STRAAMAND. – Vous le voyez ici sain, fort et vermeil sous toutes sortes de formes autour de la table de thé. Voici la veuve dans sa toilette noire...

MLLE SKÆRE. – Un ménage uni...

STYVER. – Dont le pacte d'amour peut témoigner de nombreux et solides gages.

GULDSTAD. – Puis vient la cavalerie légère de l'amour, – les nombreux couples de fiancés.

STRAAMAND. – D'abord les vétérans, dont l'union a osé résister aux injures du temps...

MLLE SKÆRE (*interrompt*). – Et aussi les

élèves dans la première classe, – le couple d’hier...

STRAAMAND. – Bref, voilà l’été ; l’hiver, l’automne et le printemps ; cette vérité, vous pourrez la toucher du doigt, la voir avec vos yeux, l’entendre de vos oreilles...

FALK. – Eh bien ?

MLLE SKÆRE. – Et cependant vous lui montrez la porte !

FALK. – Vous m’avez encore grandement mécompris, mademoiselle. Quand ai-je nié que tout cela existât ? Mais vous conviendrez bien que la fumée n’est pas toujours la preuve certaine du feu. Je sais parfaitement que l’on se marie, que des familles se fondent, et tout cela ; vous ne m’entendrez sûrement jamais nier que l’on écrit des petits billets sur papier rose, fermés avec deux colombes qui... se querellent, qu’il y a des fiancés dans toutes les rues, que ceux qui viennent faire compliment ont du chocolat, et que la mode et l’usage ont établi tout un système de règles pour chaque fiançaille... mais, mon Dieu,

nous avons aussi des commandants, un arsenal avec un grand matériel, il s'y trouve des trompettes, des rapières et des éperons, – mais qu'est-ce que prouve tout cela ! Uniquement que nous avons des gens avec l'épée à la ceinture, et pas le moins du monde, que nous avons des héros. Oui, quand même le camp entier serait rempli de tentes, dirait-on pour cela qu'il y a de l'héroïsme !

STRAAMAND. – Non, de la modération en tout ; à vrai dire, il n'est pas toujours bon, dans l'intérêt de la sincérité, que les jeunes gens se prennent d'amours si passionnées, et – comme si c'étaient les seules. On ne peut compter là-dessus en toute circonstance ; non, c'est d'abord par les soins domestiques du ménage que l'amour est fondé sur un rocher qui ne trahit jamais et ne peut glisser.

MILLE SKÆRE. – Je suis d'un autre avis, je crois que l'union libre de deux cœurs, qui peut se rompre chaque jour, mais dure des années, est ce qui prouve le mieux le véritable amour.

ANNA (*avec chaleur*). – Oh, non, – une union qui est fraîche et jeune est quelque chose de plus riche et de plus difficile.

LIND (*songeur*). – Qui sait si n'est pas comme l'anémone blanche de tout à l'heure, qui seulement sous la neige conserve son parfum.

FALK (*éclatant tout à coup*). – Ô chute d'Adam ! Voilà la nostalgie qui lui faisait chercher l'Éden derrière la haie !

LIND. – Quelles paroles !

MME HALM (*blessée, à Falk, en se levant*). – Ce n'est pas un signe d'amitié de susciter la discorde où nous avons établi la paix ; ne craignez pas pour votre ami et son bonheur...

QUELQUES DAMES. – Non, il est certain.

D'AUTRES. – Oui, nous sommes sûres.

MME HALM. – Elle n'a pas appris la cuisine à l'école, mais elle l'apprendra cet automne.

Mlle SKÆRE. – Elle brodera elle-même sa

robe de noces.

UNE TANTE (*caresse la tête d'Anna*). – Et elle sera tout à fait raisonnable.

FALK (*rit à haute voix*). – Ô toi, caricature de la raison, qui tues avec une folle chanson de danse sur des lèvres amies ! Était-ce la raison, qu'il voulait trouver ? Était-ce un professeur de cuisine ? Il est venu ici en joyeux compagnon du printemps, il a choisi la jeune rose sauvage du jardin. Vous la lui avez soignée ; – il est revenu ; – que portait l'arbuste ? Un fruit d'églantier !

MLLE SKÆRE (*choquée*). – Voulez-vous exciter ?

FALK. – Un fruit utile pour l'usage domestique¹, – oui, Dieu sait ! Mais le fruit d'églantier n'était pourtant pas la fiancée de son printemps.

MME HALM. – Si M. Lind a voulu une héroïne de bal, c'est fâcheux ; elle n'est pas à chercher

¹ On en fait de mauvaises confitures.

ici.

FALK. – Oh oui, – je sais que c’est une coquetterie à la mode, les soins du ménage ; c’est une bouture du grand mensonge qui pousse en haut, comme la vrille de houblon. Je lève respectueusement mon chapeau, madame, devant « l’héroïne de bal » ; elle est enfant de beauté, – et ce modèle tend des filets dorés dans les salons, mais difficilement dans la chambre d’enfants.

MME HALM (*avec une amertume réprimée*). – Monsieur Falk, une pareille conduite s’explique aisément. Un fiancé est perdu pour la société de ses amis ; voilà le fond de toute l’histoire, j’ai bonne expérience sur ce chapitre.

FALK. – Naturellement ; – sept filles mariées...

MME HALM. – Et bien mariées !

FALK (*avec force*). – Oui, est-ce certain ?

GULDSTAD. – Quoi maintenant ?

MLLE SKÆRE. – Monsieur Falk !

LIND. – Est-ce ton intention de souffler la discorde ?

FALK (*avec éclat*). – Oui, guerre, querelle, désunion !

STYVER. – Toi qui es célibataire, un profane dans la partie !

FALK. – Peu importe ; je déploie enfin le drapeau ! Oui, je veux la guerre, guerre à outrance, guerre contre le mensonge aux fortes racines, contre le mensonge que vous avez cultivé et arrosé, tellement qu'il dresse impudemment la tête et semble la vérité !

STYVER. – Je fais protestation contre tout imprévu, et me réserve recours...

MLLE SKÆRE. – Tais-toi !

FALK. – Ainsi, c'est la fontaine pure de l'amour, qui murmure ce que la veuve a perdu, – cet amour qui a aplani l'absence et le regret des paroles envolées aux jours lumineux du bonheur !

Ainsi, c'est le flot victorieux de l'amour qui

court le long des années du ménage, – cet amour qui s'est tenu hardiment sur la tranchée, qui a foulé aux pieds l'usage et la coutume, et s'est ri de tous les sots habiles du monde !

Ainsi, c'est la flamme de beauté de l'amour, qui maintient des fiançailles de longues années. Vraiment ! C'est la même flamme qui échauffait même un fils du bureau jusqu'à le faire chanter !

Ainsi, c'est le jeune bonheur, de l'amour, qui a peur d'un voyage sur les vagues de la mer, qui exige sacrifice, bien qu'il pourrait briller d'un éclat de pierreries – se sacrifiant lui-même...

Oh non, vous, prophètes quotidiens du mensonge, appelez une fois la chose de son vrai nom ; appelez l'état de veuve, avec ses attendrissements, *absence*, et l'état de ménage, *habitude*, comme ils sont !

STRAAMAND. – Non, jeune homme, une pareille impudence est trop grande ! Chaque mot est un blasphème ! (*Il se place tout près de Falk, le regardant dans les yeux.*) Maintenant j'amène ma vieille peau dans la lutte pour la foi héritée

contre la nouvelle science !

FALK. – Je vais joyeux à la fête du combat.

STRAAMAND. – Bien ! Vous me verrez résister à une grêle de balles ! – (*Plus près.*) Une union consacrée est chose sainte, comme un prêtre...

STYVER (*de l'autre côté de Falk*). – Et des fiancés...

FALK. – Un peu, aussi, comme le sacristain.

STRAAMAND. – Voyez ces enfants ; – vous les voyez – cette troupe ? Elle pourrait par avance me chanter victoire ! Comment a-t-il été possible que... comment a-t-il été faisable... ; non, la parole de vérité est puissante, inexorable ; – il n'y a qu'un sot qui puisse se boucher l'oreille. Voyez, – ces enfants sont tous les enfants de l'amour... ! (*Il s'arrête déconcerté.*) Je veux dire – non, naturellement – !

MLLE SKÆRE (*s'évente avec son mouchoir.*) – Voilà un discours bien incompréhensible.

FALK. – Voyez, vous me fournissez vous-

même des preuves ; une vraie, bonne preuve très courante en ce pays. Vous distinguez entre les gages du mariage et ceux de l'amour ; – en cela vous avez raison ; il y a autant de différence qu'entre le cru et le cuit, entre la fleur des champs et les plantes en pots. Chez nous, l'amour est devenu une science ; il a cessé depuis longtemps d'être une passion. Chez nous, l'amour est comme une spécialité, il a sa nombreuse corporation, son drapeau spécial ; il comprend l'état de fiancé et celui des jeunes mariés, – tous remplissent leur charge, et ils peuvent le faire ; car la cohésion est pareille à celle des algues marines. Il ne manque à cet État qu'une société de chant...

GULDSTAD. – Et un journal !

FALK. – Bien ! vous aurez le journal ! C'est une bonne idée ; nous avons bien des journaux pour les enfants et les dames, pour les croyants et les chasseurs. J'espère que personne ne s'inquiètera du prix. Vous y verrez, pompeusement annoncée, chaque union, contractée par Pierre ou Paul ; on y insérera

toutes les lettres de couleur rose que Guillaume écrit à sa tendre Laure ; on y imprimera parmi les événements malheureux, – comme ailleurs les meurtres et les incendies de crinolines, – toutes les ruptures qui ont eu lieu dans le cours de la semaine ; on indiquera, sous une rubrique commerciale, où les anneaux en usage s'achètent à meilleur marché ; on annoncera les jumeaux et les trijumeaux, – et quand il y aura consécration, on invitera à son de trompettes la corporation entière à assister à la représentation ; – et quand il s'agira d'un refus, on le mettra dans le journal avec les autres nouvelles ; cela sonnera à peu près ainsi : « Le démon de l'amour a encore exigé un sacrifice. » Oui, vous verrez, cela va ; car pour faire mordre les abonnés, j'userai d'un appât qui fera bien ; – j'exécuterai, à la manière des grands journaux, un célibataire. Oui, vous me verrez lutter hautement pour le bien de la corporation ; comme un tigre, oui, comme un rédacteur poursuivant ma victime...

GULDSTAD. – Et le titre du journal ?

FALK. – « La gazette tutélaire des amours

norvégiennes ! »

STYVER (*se rapproche*). – Tu ne parles pas sérieusement ? Tu ne vas pas compromettre ton bon renom ?

FALK. – Très sérieusement. On a affirmé parfois que personne ne peut vivre de l'amour ; je montrerai que l'affirmation n'est pas juste ; car j'en vivrai en grand seigneur, surtout si Mlle Skære, comme je l'espère, veut bien donner le « roman de la vie » de M. Straamand, pour le verser goutte à goutte en feuilleton.

STRAAMAND (*effrayé*). – Dieu me protège ! Quel projet est-ce là ? Le roman de ma vie ? Quand donc ma vie a-t-elle été romanesque ?

MLLE SKÆRE. – Je n'ai jamais dit cela !

STYVER. – Un malentendu !

STRAAMAND. – Je me serais rendu coupable d'infraction à la coutume ; et à l'usage ! Vous mentez impudemment !

FALK. – Soit ! (*Il frappe sur l'épaule de*

Styver.) Voici un ami qui ne m'abandonnera pas. J'ouvre le journal avec les poésies de l'employé.

STYVER (*après avoir jeté un regard terrifié sur le prêtre*). – Mais tu es fou ! Non, je demande la parole ? – Tu oses m'accuser d'avoir fait des vers...

MLLE SKÆRE. – Non, mon Dieu... !

FALK. – La rumeur en est sortie du bureau.

STYVER (*en pleine colère*). – De notre bureau il ne sort jamais rien !

FALK. – Abandonne-moi donc aussi ; j'ai du moins un frère fidèle, qui ne me reniera pas. « Une saga du cœur », je l'attendrai de Lind, dont l'amour est trop subtil pour le vent de la mer, qui fait à son amour le sacrifice des âmes de ses compatriotes, – ce qui prouve toute la splendeur de ses sentiments !

MME HALM. – Monsieur Falk, ce qui me restait de patience est à bout. Nous ne pouvons vivre sous le même toit ; – j'espère que vous

quitterez dès aujourd'hui...

FALK (*avec un salut, pendant que Mme Halm et toute la société rentre*). – Je m'y étais préparé d'avance.

STRAAMAND. – Entre nous il y a guerre à mort ; vous nous avez insultés, moi et ma femme et mes enfants, depuis Trine jusqu'à Ane ; allez, chantez, Monsieur Falk – chantez, comme coq de l'idée...

(*Il rentre avec sa femme et ses enfants.*)

FALK. – Et vous, poursuivez votre chemin, comme l'apôtre, avec votre amour, que vous avez pu, avant le troisième chant du coq, renier !

MLLE SKÆRE (*a mal au cœur*). – Viens avec moi, Styver ! aide-moi à dégrafer mon corset ; – viens, dépêche-toi – par ici.

STYVER (*à Falk, en s'en allant avec Mlle Skære à son bras*). – Je résilie notre amitié !

LIND. – Moi aussi.

FALK (*sérieux*). – Toi aussi, Lind !

LIND. – Adieu !

FALK. – Tu étais mon plus intime...

LIND. – Cela ne fait rien ; elle le désire, ma fiancée.

(*Il entre ; Svanhild est restée debout près de l'escalier de la véranda.*)

FALK. – Voyez, j'ai place maintenant de tous les côtés, – j'ai défriché autour de moi.

SVANHILD. – Falk, un mot !

FALK (*montre courtoisement la maison*). – Voilà le chemin, mademoiselle ; – par là est allée votre mère avec tous les amis et avec toutes les tantes.

SVANHILD (*se rapproche*). – Peu importe ; mon chemin n'est pas le leur ; je n'augmenterai pas le nombre du troupeau.

FALK. – Vous ne vous en allez pas ?

SVANHILD. – Non, si vous voulez lutter contre le mensonge, je me tiendrai comme l'écuyer fidèle à vos côtés.

FALK. – Vous, Svanhild ; vous qui...

SVANHILD. – Moi, qui hier encore... Oh, vous-même étiez-vous, Falk, le même, hier ? Vous m'offriez, comme un bonheur, d'être la flûte de roseau...

FALK. – Et la flûte sifflait, me faisait honte en sifflant ! Non, vous avez raison ; c'était une œuvre d'enfant ; mais vous m'avez réveillé pour une action meilleure ; – c'est en pleine foule que se trouve la grande église où la voix de vérité résonnera pure et forte. Il ne suffit pas de contempler, comme l'Asynie¹, du haut de la hauteur, le sauvage combat ; – non, porter le signe de beauté dans sa poitrine, comme saint Olaf portait sa croix sur sa cuirasse, – étendre la vue sur les vastes champs de la lutte, tout en se

¹ Les Asynies, déesses prophétiques de la Mythologie scandinave.

laissant saisir par le tohu-bohu de la bataille, – conserver une lueur de soleil derrière le brouillard, voilà l'exigence qu'un homme doit réaliser !

SVANHILD. – Et vous la réaliserez lorsque vous serez libre, lorsque vous serez seul.

FALK. – Mais alors je ne serais pas dans la foule ! Et voilà l'exigence. Non, il est fini, mon pacte d'isolement entre moi et le ciel. Fini mon métier de poète entre quatre murs ; mon poème sera vécu sous le sapin et le merisier, ma guerre sera conduite en plein empire du présent ; – moi ou le mensonge – un des deux reculera !

SVANHILD. – Allez donc béni du poème à l'action ! Je vous ai méconnu ; vous avez la chaleur du cœur ; pardonnez – et séparons-nous tranquillement...

FALK. – Non, il y a place pour deux, dans mon vaisseau d'avenir ! Nous ne nous séparons pas. Svanhild, si vous en avez le courage, nous nous suivrons dans la lutte pas à pas !

SVANHILD. – Nous nous suivrons ?

FALK. – Voyez, je suis abandonné de tous, je n'ai aucun ami, je suis en guerre avec tout ce que je connais, contre moi est tournée la flèche de lance aiguë de la haine ; – dites, avez-vous le courage de venir et de tomber avec moi ? mon chemin d'avenir va à l'encontre de l'usage et de la coutume où mille chaînes de prudence embarrassent la marche ; – j'étends pourtant sur toutes ces chaînes, comme tous les autres, une toile, et je mets l'anneau au doigt de mon aimée !

(Il tire un anneau de sa main et le tient en l'air.)

SVANHILD *(haletante d'angoisse)*. – Vous le voulez ?

FALK. – Oui, et nous montrerons au monde que l'amour a une puissance éternelle qui le conserve insouillé et dans toute sa splendeur à travers le limon du présent dans la vie journalière. Hier, je montrais le feu de l'idée, qui brille comme le fanal au sommet escarpé de la montagne ; – et vous avez eu peur, vous avez

tremblé, car vous étiez femme ; maintenant je vous montre le vrai but de la femme ! Une âme comme la vôtre tient ce qu'elle promet ; voyez le précipice devant vous, – Svanhild, sautez-le maintenant !

SVANHILD (*à peine perceptible*). – Oh, si nous tombions... !

FALK (*enthousiaste*). – Oh non, je vois une clarté dans vos yeux, qui nous promet la victoire !

SVANHILD. – Prends-moi donc toute, telle que je suis ! Maintenant les feuilles s'ouvrent ; mon printemps commence !

(*Elle se jette hardiment dans ses bras, pendant que le rideau tombe.*)

Acte troisième

Soir et clair de lune. Dans les arbres brûlent des lumières colorées. Au fond, des tables couvertes de bouteilles de vin, de verres, de gâteaux, etc. De la maison, dont toutes les fenêtres sont éclairées, on entend un bruit assourdi de piano et de chant, pendant la scène suivante. Svanhild est debout près de la véranda. Falk arrive de la droite avec quelques livres et un buvard sous le bras. Le domestique le suit avec une malle et une valise.

FALK. – C'est bien le reste ?

Le domestique. – Oui, je ne crois pas qu'il manque autre chose qu'un petit frac et le paletot d'été.

FALK. – Bien ; je le mettrai quand je m'en irai.
Pars ; – tiens voilà le buvard.

LE DOMESTIQUE. – Il y a une serrure, je vois.

FALK. – Oui, il y a une serrure, Sivert.

LE DOMESTIQUE. – Bien.

FALK. – Je te prie de le brûler tout de suite.

LE DOMESTIQUE. – Brûler ?

FALK. – Oui, comme charbon – (*souriant*) avec toutes ces traites sur l'or poétique. Les livres, – tu peux les garder pour toi.

LE DOMESTIQUE. – Oh non ; je ne vais pas vous causer de pareils frais ! Mais si Monsieur Falk veut donner ses livres, c'est donc qu'il a fini d'apprendre ?

FALK. – Tout ce qui s'apprend dans les livres, je l'ai appris, – et encore plus.

LE DOMESTIQUE. – Plus ? c'est fort.

FALK. – Oui, dépêche-toi ; les porteurs sont à la porte ; – tu vas les aider à charger.

(*Le domestique s'en va par la gauche.*)

FALK (*s'approche de Svanhild, qui vient à sa rencontre*). – Nous avons une heure à nous, Svanhild, sous la lumière de Dieu et les étoiles de cette nuit d'été. Vois-les qui brillent, à travers la voûte du feuillage, comme des fruits sur la branche, ces semences de l'arbre du monde. Maintenant j'ai brisé le dernier lien de servitude, maintenant le fouet m'a touché pour la dernière fois ; comme le fils de Jacob, le bâton à la main, en costume de voyage, je suis devant l'agneau pascal. Et toi, race usée, dont la vue étroite est fermée à la terre promise par delà la fuite du désert de sable, toi, esclave du temps, laborieux et soumis, maçonne la tombe royale en pyramide ; – je vais à la liberté à travers le désert des jours, pour moi la sortie est même dans le reflux de la mer ; mais la puissance de l'ennemi, la rusée doctrine du mensonge, y trouvera son tombeau, profond et sombre ! (*Court silence ; il la regarde et lui prend la main.*) Tu es si tranquille, Svanhild !

SVANHILD. – Et si joyeuse ! Oh, laisse-moi rêver, laisse-moi tranquillement rêver. Parle pour

moi ; ils s'ouvrent, l'un après l'autre, les bourgeons de ma pensée, jaillissant en chanson, comme les lis mûris s'ouvrent sur l'eau du lac.

FALK. – Non, dis encore, avec la voix pure, indécevante de la vérité, que tu es à moi ! Oh dis-le, Svanhild, dis...

SVANHILD (*se jette à son cou*). – Oui, je suis à toi !

FALK. – Ô, oiseau-de-chant, envoyé par Dieu pour moi seul !

SVANHILD. – J'étais une abandonnée dans la maison de ma mère, j'étais une isolée au-dedans de moi-même, un hôte inattendu dans la splendeur et le bruit de la joie, – là je n'étais rien – parfois même encore moins. Et puis tu es venu ! Pour la première fois sur terre, j'ai trouvé ma pensée dans la parole d'un autre ; ce que je rêvais confusément, tu savais l'exprimer, toi, intrépide de jeunesse parmi les vieillards de la vie ! Tantôt tu me repoussais, l'esprit tranchant, tantôt tu savais m'attirer, comme un rayon de soleil ; telle la mer est entraînée sur un rivage

fleuri, et l'écueil repousse les flots. Maintenant j'ai vu le fond de ton âme, maintenant tu me possèdes tout entière ; ô toi, arbre au-dessus des vagues qui se jouent, toi cher, le flux est monté dans mon cœur, qui n'aura jamais de reflux !

FALK. – Et remercié soit Dieu, qui a baptisé mon amour dans le bain de la douleur. Je savais à peine moi-même quel besoin me poussait avant que, douloureusement, je visse en toi quel trésor je perdrais. Oui, loué soit-il, lui qui pour ma vie à venir, a anobli mon amour du sceau de la douleur, qui nous a donné nos lettres de franchise, pour notre cortège triomphal, et nous a offert la chasse lointaine, par les nobles forêts, en selle sur le cheval ailé !

SVANHILD (*indique la maison*). – Là il y a fête dans toutes les pièces, ces lumières brillent pour les deux jeunes gens, on entend les chants et les conversations des amis joyeux. Du chemin chacun pourrait croire que là est le bonheur, – parmi ces voix joyeuses. (*Compatissante.*) Heureuse enfant du monde, – ô pauvre sœur !

FALK. – Tu dis pauvre ?

SVANHILD. – N'a-t-elle pas partagé l'or de son âme entre lui et tous les amis, remis son capital entre cent mains, en sorte que personne ne lui doit la somme totale ? D'aucun d'eux elle ne peut tout exiger, il n'y a aucun d'eux pour qui elle puisse vivre toute. Oh, je suis dix fois plus riche qu'elle ; j'ai un seul au monde seulement. Vide était mon cœur, lorsqu'avec des drapeaux de victoire, avec ton chant aux mille plis, tu vins ici ; là, tu gouvernes sur tous les chemins de la pensée ; comme un parfum de printemps tu remplis mon être. Oui, je dois remercier Dieu en cette heure, de ce que j'ai été solitaire jusqu'au moment où j'ai trouvé, – de ce que j'étais morte, et ai entendu la cloche sonner, qui m'appelait vers la lumière, hors des frivolités de la vie.

FALK. – Oui, nous, les deux sans amis dans le monde, nous sommes les riches ; nous avons le trésor du bonheur, nous, qui sommes en dehors et regardons l'action à travers la vitre, dans la nuit tranquille ; que les lampes brillent et que les voix raisonnent, que là ils tournent en dansant ; vois

là-haut, Svanhild, – là-haut dans le bleu ; – là brillent aussi mille petites lampes...

SVANHILD. – Écoute doucement, bien-aimé, – dans la fraîcheur du soir se répand dans le feuillage du tilleul une harmonie...

FALK. – C'est pour nous qu'elles brillent tout là-haut...

SVANHILD. – C'est pour nous qu'il chante par la vallée !

FALK. – Je me sens comme l'enfant prodigue de Dieu ; je l'ai abandonné et j'ai été me prendre aux filets du monde. Alors il m'a fait signe vers la maison, de ses douces mains ; et maintenant, j'arrive, maintenant il allume la lampe, prépare la fête pour le fils retrouvé, et m'offre son meilleur ouvrage. De cette heure, je jure de ne pas désertier, – et de rester debout, garde armée dans le camp de la lumière. Nous marchons ensemble, et notre vie chantera un cantique triomphal sur la victoire de l'amour !

SVANHILD. – Et vois comme il est facile de

vaincre à deux, quand l'un est homme...

FALK. – Et l'autre est pleinement femme ; – il est impossible que deux pareils tombent !

SVANHILD. – Donc, debout pour la lutte contre les privations et les soucis. (*Elle montre l'anneau de Falk, qu'elle porte au doigt.*) En cet instant je leur raconte tout !

FALK (*vite*). – Non, Svanhild, pas maintenant ; attends jusqu'à demain ! Ce soir nous cueillons les roses rouges du bonheur ; revenir aux choses journalières maintenant serait sacrilège. (*La porte du salon s'ouvre.*) Ta mère vient ! Cache-toi ! Comme ma fiancée aucun regard ne doit ce soir te rencontrer !

(*Ils sortent entre les arbres près du pavillon. Mme Halm et Guldstad viennent sur la véranda.*)

MME HALM. – Il s'en va vraiment !

GULDSTAD. – Cela paraît ainsi.

STYVER (*arrive*). – Il s'en va, madame !

MME HALM. – Oui, bon Dieu, – nous le savons bien.

STYVER. – Voilà une fâcheuse affaire. Il tient parole ; je connais sa nature indomptable. Il nous met tous dans le journal ; ma fiancée sera imprimée à plusieurs éditions, avec les refus, les jumeaux et les ruptures. Écoutez, savez-vous, si ce n'était la honte, je proposerais un accommodement, un armistice...

MME HALM. – Vous croyez qu'il s'y prêterait ?

STYVER. – Oui, je crois. Il y a des indices, il y a certaines choses qui montrent que lorsqu'il a eu le verbe si haut, il était en état d'ivresse. Oui, il y a une preuve qui, si elle n'est pas tout à fait décisive, du moins est très forte contre le prévenu ; il est rapporté sur lui que, après le repas, il se retira dans le domicile commun à Lind et à lui, et y montra une conduite tout à fait désordonnée, brisa en pièces...

GULDSTAD (*voit une lueur de Falk et Svanhild, qui se séparent, Falk remontant vers le*

fond ; Svanhild reste debout, cachée par le pavillon). – Halte, nous sommes sur la bonne voie ! Un instant, madame Halm ! Falk ne s'en va pas, et, s'il le fait, il le fait en ami.

STYVER. – Ah ? Croyez-vous aussi... ?

MME HALM. – Oh, où voulez-vous en venir ?

GULDSTAD. – Pas plus loin, madame, qu'il ne faut ; je vous expliquerai la chose à la satisfaction de tous. Rien qu'une minute de tête à tête...

MME HALM. – Soit !

(Ils sortent ensemble dans le jardin ; pendant ce qui suit on les aperçoit de temps en temps au fond en conversation animée.)

STYVER *(descend dans le jardin, et aperçoit Falk, debout, regardant du côté de l'eau).* – Ces messieurs poètes sont gens de vengeance et de haine ; mais nous, hommes de gouvernement, sommes habiles hommes d'État ; je vais travailler pour moi-même – *(Il voit le prêtre, qui sort du salon.)* Voyez !

STRAAMAND (*sur la véranda*). – Il s'en va réellement ! (*Il descend vers Styver.*) Oh, mon cher, – allez, entrez un petit instant dans la chambre et gardez ma femme...

STYVER. – Je vais garder madame !

STRAAMAND. – Lui tenir compagnie, je veux dire. Nous deux et les petits, nous sommes si habitués à être ensemble, et jamais... (*Comme sa femme et les enfants se montrent à la porte.*) Là, les voilà sur le seuil !

MME STRAAMAND. – Où es-tu, Straamand ?

STRAAMAND (*bas à Styver*). – Trouvez quelques paroles qui puissent les captiver, – quelque chose d'un peu amusant !

STYVER (*monte sur la véranda*). – Avez-vous lu, madame, la pétition au ministère ? C'est un prodige pour la perfection du style ; – (*il prend un livre dans sa poche*) je vais vous rendre compte in extenso...

(*Il les oblige poliment à entrer dans le salon,*

où il les suit. Falk marche dans le jardin ; lui et Straamand se rencontrent ; ils se regardent un instant.)

STRAAMAND. – Eh bien !

FALK. – Eh bien ?

STRAAMAND. – Monsieur Falk !

FALK. – Monsieur le pasteur !

STRAAMAND. – Êtes-vous plus traitable maintenant que lorsque nous nous sommes séparés ?

FALK. – Non, je poursuis inébranlablement ma route...

STRAAMAND. – Même si vous foulez aux pieds le bonheur de votre prochain ?

FALK. – Je plante l'arbre de vérité à la place du bonheur. (*Souriant.*) Au surplus, pensez-vous encore au journal des amoureux ?

STRAAMAND. – Était-ce donc peut-être une plaisanterie ?

FALK. – Oui, consolez-vous, cette œuvre s'en va en fumée ; c'est en action, non sur papier, que je brise la glace.

STRAAMAND. – Et si vous m'épargnez, je sais sûrement quelqu'un qui ne me laisse pas échapper si facilement ; il profite de l'étreinte, lui, l'employé, – et c'est votre faute, et cela est fâcheux, que vous ayiez remué d'anciens enthousiasmes, et vous pouvez jurer qu'il ne se taira pas là-dessus, si je murmure un mot seulement contre la prétention qu'ils proclament en chœur. Les gens de gouvernement ont une grande puissance dans la presse en ce moment, me dit-on. Un misérable article peut tomber sur moi, s'il est imprimé dans le grand journal qui frappe avec les armes et la force de Samson, et se met à la traverse avec ses filets, surtout vers la fin des trimestres...

FALK (*conciliant*). – Oui, si votre saga appartenait aux scandales...

STRAAMAND (*découragé*). – Quand même. Le journal est très répandu ; attention : je vais y être

sacrifié sur l'autel de la vengeance.

FALK (*avec humour*) . – Du châtement, voulez-vous dire, – et bien mérité. Il est une Némésis qui traverse la vie ; elle frappe sûrement, bien qu'elle frappe tard, – lui échapper n'est donné à personne. Si quelqu'un a péché contre l'idée, alors vient la presse, sa gardienne vigilante, et l'on se ressent des suites.

STRAAMAND. – Mais, mon Dieu, quand ai-je jamais passé contrat avec l'« idée » dont vous me parlez là ! Je suis un homme marié, père de famille, – souvenez-vous que j'ai douze jeunes enfants ; – je suis attaché à ma besogne journalière, j'ai des églises annexes et une paroisse étendue, et mes ouailles, nombreux troupeau, – et il faut s'en occuper, les nourrir, les soigner, les tondre ; il faut engraisser la terre et battre en grange ; on me demande à l'étable et au parc ; quand ai-je le temps de vivre pour l'idée ?

FALK. – Soit, alors rentrez chez vous le plus tôt possible ; rentrez, avant l'hiver, sous le toit de mottes. Voyez, la jeune Norvège est apparue, le

hardi bataillon compte mille lutteurs, et le souffle du vent du matin déploie le drapeau.

STRAAMAND. – Et, jeune homme, si je rentre chez moi avec tous les miens, oui, tous, eux qui étaient hier mon petit royaume, – est-ce que beaucoup de choses aujourd’hui n’ont pas été changées ? Croyez-vous que je rentre riche comme lorsque je suis venu – (*Falk veut répondre.*) Non, attendez, et écoutez ce que j’ai à dire (*Il se rapproche.*) Il fut un temps où j’étais jeune comme vous, et non moins hardi et résolu. Je travaillai pour du pain et les années passèrent ; ah, cela n’aguerrit pas l’esprit, comme la main. J’allai vers le nord ; ma maison fut tranquille derrière la montagne, et le cercle du monde pour moi devint la paroisse. – Ma maison – monsieur Falk ! Oui, savez-vous ce que c’est qu’une maison ?

FALK (*bref*). – Je ne l’ai jamais su.

STRAAMAND. – Je le crois. Une maison, c’est là où il y a délicieusement place pour cinq, bien qu’entre ennemis ce serait trop étroit pour deux.

Une maison, c'est là où toutes tes pensées peuvent jouer librement, comme des enfants sur les genoux du père, où ta voix ne frappe pas à la porte du cœur sans que la réponse ne fasse entendre un chant congénère. Une maison, c'est là où tes cheveux peuvent blanchir sans que personne remarque que tu vieillis, où de chers souvenirs vaguement répandent une lueur bleue, comme la montagne bleuit au-delà de la forêt.

FALK (*avec une ironie réprimée*). – Vous vous exaltez...

STRAAMAND. – Sachez, ce dont vous ne faites que rire ! Si différents notre Seigneur nous a créés. Il me manque ce dont vous avez le plus ; mais j'ai gagné, là où vous avez perdu. Vus du haut des nuages, paraissent comme une fable bien des grains de vérité dans la région des chemins de la terre ; vous voulez vous élever, et moi à peine jusqu'au faîte du toit, – un oiseau a été créé aigle...

FALK. – Et l'autre poule.

STRAAMAND. – Oui, riez, et prenons-le pour

vrai. Je suis une poule ; – bien. Mais sous mon aile j'ai une couvée, et vous n'avez personne ! Et j'ai de la poule le courage et le grand cœur et je frappe pour écarter de moi, quand il s'agit des miens. Je sais bien que vous me trouvez sot, il est possible que vous portiez un pire jugement, et me teniez pour avide des biens du monde ; – soit, aucun débat là-dessus entre nous ! (*Il saisit le bras de Falk, et continue sans élever la voix, mais avec une force croissante.*) Oui, je suis avide et sot, et obtus encore ; mais je suis avide pour ceux que Dieu m'a donnés, et je me suis abêti dans les cris de détresse, et je suis devenu obtus dans la mer de la solitude. Pourtant, à mesure que mon vaisseau de jeunesse, une voile après l'autre, s'enfonçait dans la houle sans fin, d'autres montaient de l'horizon sur le miroir de la mer, et le vent de terre les portait. À chaque rêve détruit par la peine, à chaque plume qui tombait dans ma fuite, je reçus en présent de Dieu un petit témoignage, et le présent du Seigneur fut reçu avec joie et merci. Pour eux j'ai lutté, pour eux j'ai supporté toute chose, pour eux j'ai expliqué moi-même la Sainte Écriture ; – c'était mon

par terre de fleurs, cette bande d'enfants ; – maintenant vous l'avez souillé avec le poison de la moquerie ! Vous avez prouvé, en esthète et en auteur, que tout mon bonheur était une foi d'insensé, que cela, que je prenais au sérieux, était ridicule ; – maintenant j'exige, rendez-moi mon repos, mais rendez-le moi sans fêlure et intact...

FALK. – Vous exigez que je discute la valeur du bonheur ?...

STRAAMAND. – Oui, vous avez jeté sur mon chemin une pierre, une pierre du doute, que vous seul pouvez soulever. Enlevez cette barrière entre moi et les miens, que vous avez bâtie, enlevez ce licou de mon cou...

FALK. – Vous croyez que j'ai de la glu du mensonge à vendre, pour en recoller le vase fêlé du bonheur ?

STRAAMAND. – Je crois que la foi que vous avez arrachée par des paroles, vous pouvez la rétablir par des paroles ; je crois que vous pouvez ressouder la chaîne brisée ; jugez-en à nouveau, –

dites la vérité tout entière, – témoignez encore, – que je puisse arborer le drapeau...

FALK (*fier*). – Je ne frappe pas le laiton du bonheur comme l'or.

STRAAMAND (*le fixe*). – Alors souvenez-vous, ici a été dite une parole, par quelqu'un qui évente les traces du lièvre de la vérité : (*le doigt levé*) il y a une Némésis dans la vie ; lui échapper n'est donné à personne !

(*Il va vers la maison.*)

STYVER (*sort avec ses lunettes et son livre ouvert à la main*). Monsieur le pasteur, venez vite ! Les petits pleurent...

LES ENFANTS (*à la porte*). – Père !

STYVER. – Et madame attend !

(*Straamand entre dans la maison.*)

STYVER. – Madame n'a pas de goût pour les discussions juridiques. (*Il met le livre et les lunettes dans sa poche et se rapproche.*) Falk !

FALK. – Oui !

STYVER. – J'espère que tu as changé d'avis.

FALK. – Et pourquoi ?

STYVER. – Oh, c'est facile à comprendre ; tu perçois aisément qu'il est inexcusable de faire usage d'avis confidentiels ; – on ne raconte pas ces choses-là.

FALK. – Non, j'ai entendu dire que ce serait dangereux.

STYVER. – Oui, sacrebleu !

FALK. – Oui, mais seulement pour des gens d'importance.

STYVER (*en colère*). – C'est dangereux pour toute espèce de gens de bureau. Tu peux penser combien cela restreindrait toute vue d'avenir pour moi, si mon chef pensait que j'ai un pégase qui s'en va hennissant aux heures de travail dans un tel bureau. Tu sais depuis « l'intérieur » jusqu'aux « cultes » on n'aime pas les allures du cheval ailé. Mais le pis reste, au cas où cela se

saurait, que j'ai failli au premier commandement du bureau, et publié des choses secrètes.

FALK. – Une telle imprudence est-elle punissable ?

STYVER (*mystérieusement*). – Elle peut obliger un homme public à demander tout de suite sa démission. C'est une loi pour nous, fonctionnaires, d'aller avec une serrure sur la bouche même chez les amis.

FALK. – Mais cela est tyrannique de la part d'un chef, de lier la bouche d'un... employé, qui s'éreinte.

STYVER (*ferme*). – C'est la loi ; il faut la subir sans murmure. En outre, en un moment comme celui-ci, où l'on est sur le point de faire la révision des traitements, ce n'est pas habile de fournir des renseignements sur l'emploi des heures de bureau, et ce qu'on y fait. Vois, c'est pourquoi je te prie, tais toi ; – un mot peut me séparer du...

FALK – Portefeuille ?

STYVER. – Officiellement cela s'appelle « recueil des minutes ». Le registre doit rester fermé comme une broche qui ferme le corsage sur le sein ; dévoiler ses secrets fait du tort.

FALK. – Et cependant ce fut toi-même qui m'as fait parler en révélant un coin du trésor du pupitre.

STYVER. – Oui, savais-je moi, que le prêtre pourrait s'enfoncer si profondément dans la boue, lui qui a le bonheur, qui a un emploi, une femme, des enfants et de l'argent pour résister aux chocs de la vie ? Mais s'il peut tomber jusque-là, que dira-t-on de nous autres employés, de moi, qui n'ai guère eu d'avancement, et ai une fiancée, et bientôt me marierai, et devrai veiller à élever ma famille, etc. ! (*Plus vivement.*) Oh, si j'étais un homme riche, je raidirais l'armure sur l'épaule, et je romprais en visière au monde entier. Et si j'étais célibataire, moi, comme toi, tu peux croire qu'à travers la neige de la prose, je déploierais la bannière pour l'idée !

FALK. – Sauve-toi donc, homme !

STYVER. – Quoi ?

FALK. – Il est temps encore ! Ne fais pas attention à tous ces habiles hiboux juteurs : souviens-toi que la liberté fait de la chenille même un oiseau d'été !

STYVER (*recule*). – Tu veux dire que je devrais rompre... ?

FALK. – Oui ; si la perle est partie, qu'importe l'enveloppe ?

STYVER. – Une pareille proposition pourrait être faite à un débutant, non à un homme qualifié en droit ! Je ne compte pas ce que Kristian V¹ en son temps prescrivit, sur les fiançailles, – car ce genre de relation ne se trouve pas visé dans la « loi criminelle » de 42 ; au surplus la chose ne

¹ Dans le code de Kristian V, livre III, chap. 18, se trouvent les prescriptions relatives aux fiançailles et au mariage, dont le 1^{er} paragraphe est ainsi conçu : « Qui veut prendre femme la demandera à ses parents ou tuteurs, mais avec son oui et consentement. » Par un autre article, les fiançailles secrètes sont interdites.

serait pas criminelle, il n'y aurait aucune infraction à la légalité...

FALK. – Tu vois bien !

STYVER (*ferme*). – Oui, mais cependant, – d'une pareille exception¹ on n'a jamais parlé. Dans les temps gênés nous nous aimions fidèlement ; elle n'exige pas beaucoup des joies de la vie, et je suis content de peu, j'ai depuis longtemps flairé que j'ai été fait pour la maison et le bureau. Que d'autres suivent l'envolée du troupeau de cygnes ; la vie dans le petit peut aussi être jolie. Que dit donc quelque part le conseiller privé Goethe, sur la voix lactée, brillante et blanche ? Personne n'en peut écumer la crème du bonheur, et encore moins en faire du beurre...

FALK. – Quand même le but serait le barattage du beurre du bonheur, il faut que l'esprit du moins gouverne toute la peine ; – un homme doit être citoyen de son temps, mais élever la vie sociale de son temps. Oui, sûrement, il y a beauté

¹ Au sens juridique.

dans le petit ; mais l'art est de voir et de comprendre. Chacun, qui aime à cultiver la terre, ne doit pas pour cela se croire semblable au paysan de la vallée.

STYVER. – Suivons donc en paix le grand chemin ; nous ne te fermerons pas l'accès des sentiers, nous suivons la rue, tu planes sur les hauteurs. Hm, nous nous y sommes élancés aussi, elle et moi, jadis ; mais l'exigence du jour est travail, non chanson, – et l'on en meurt, à mesure que l'on vit. Vois, la vie de jeunesse est une grande cause, et la plus superflue des querelles ; – cherche un arrangement, et ne pense à aucun recours ; car tu perds l'affaire devant tous les tribunaux.

FALK (*hardi et confiant, en jetant un regard du côté du pavillon*). – Non, s'il faut enfin venir au dernier jugement, – je sais, qu'il y a une grâce après le jugement ! Je sais qu'une vie peut être vécue à deux, avec le plus libre enthousiasme et une foi sans retour ; mais toi, tu proclames la misérable doctrine du temps : que l'idéal est secondaire !

STYVER. – Non, le plus important ; car sa mission est remplie, comme la mission de la fleur – quand le fruit apparaît. (*À l'intérieur, Mlle Skære joue au piano et chante : « Ach du lieber Augustin ».* Styver s'arrête et écoute, doucement ému.) Elle m'appelle avec la même chanson qu'elle chantait, quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois. (*Il pose la main sur le bras de Falk et le regarde les yeux dans les yeux.*) Chaque fois qu'elle rappelle cette chanson à la vie, c'est comme s'il sortait des accords de ma fiancée une confirmation nouvelle du premier oui. Et quand notre amour un jour prendra fin et se mourra, pour revivre en amitié, la chanson sera le lien entre avant et alors. Et si mon dos se courbe à force sur le pupitre, et si ma tâche journalière n'est plus qu'une lutte contre la faim, je rentrerai pourtant joyeux à la maison où les choses évanouies éclateront en musique. Si une fugitive heure du soir est à nous complètement, – je serai sorti sans dommage du jeu !

(*Il entre dans la maison. Falk se tourne vers le pavillon, Svanhild sort ; elle est pâle et excitée.*

Ils se regardent un instant l'un l'autre en silence et se jettent brusquement dans les bras l'un de l'autre.)

FALK. – Ô Svanhild, supportons fidèlement tout ! Toi, fraîche fleur de plein air en ce cimetière, – tu vois ce qu'ils appellent vie au printemps ! Cela sent le cadavre des nouveaux mariés ; cela sent le cadavre, là où deux s'en vont par les coins des rues, souriants des lèvres, avec l'étouffante tombe de chaux du mensonge au-dedans, avec l'atonie de la mort dans toutes leurs aspirations. Voilà ce qu'ils appellent vivre ! Puissances du ciel, un pareil sort vaut-il la peine que l'on se remue tant ? Doubler des troupeaux d'enfants pour cela, les engraisser de droiture et de devoir, les abreuver de foi un court été, – pour s'en servir quand vient le temps des âmes mortes !

SVANHILD. – Falk, partons !

FALK. – Partir ? Et où ? Le monde n'est-il pas partout le même, et ne retrouve-t-on pas sur le mur de chacun le même mensonge, sous verre et

encadré comme vérité dont on se pare ? Non, nous voulons rester, jouir du spectacle, de la tragi-comédie, cette merveille d'arlequin, – un peuple qui croit – ce que le peuple entier dit en mentant ; vois le prêtre et sa femme, Lind et Styver ? arrangés avec le masque de l'amour, le mensonge dans le cœur et la foi dans la bouche, – et avec tout cela gens respectables tout à fait ! Ils mentent pour eux-mêmes et pour les autres ; mais le contenu du mensonge, personne ne l'ose blâmer ; – chacun se compte, bien que navire en détresse sur sa quille, comme un Crésus du bonheur, bienheureux comme un dieu ; ils se sont sortis eux-mêmes du paradis, et pouf, jusqu'aux oreilles dans les marais de soufre ; mais aucun d'eux ne voit où il est, et chacun se croit chevalier du paradis, et chacun sourit sous les aïe et les ouf ; et si Belzébub vient avec des cris et des rires, avec ses cornes, son pied de bouc et quelque chose de pire, – on éveille son voisin d'un éclat de rire ; ôte ton chapeau ; vois, voilà notre Seigneur !

SVANHILD (*après un instant de tranquillité*)

songeuse). – Comme merveilleusement une main charitable m’a montré le chemin vers notre rendez-vous printanier. Cette vie, que j’ai jouée en rêves dispersés, à partir de maintenant je l’appelle mon œuvre journalière. Ô bon Dieu ! Comme je tâtonnais à l’aveugle ; – tu as commandé à la lumière, – tu l’as fait me trouver ! (*Elle regarde Falk avec une tranquille, amoureuse admiration.*) Quelle force est donc en toi, arbre puissant, qui restes debout dans la forêt abattue par le vent, droit et luxuriant, qui te tiens seul, et as encore un abri pour moi... ?

FALK. – La vérité de Dieu, Svanhild ; – elle rend courageux.

SVANHILD (*regarde du côté de la maison avec une expression de honte*). – Ils sont venus comme de mauvais tentateurs, les deux, chaque orateur pour sa moitié de famille. L’un demandait : où l’amour de la jeunesse peut-il croître, quand l’âme s’incline sous le poids du bien-être ? L’autre demandait : où l’amour peut-il trouver vie, quand on en est à l’éternelle dispute contre la misère ? Terrible – de prêcher cette doctrine

comme parole de vérité et avec cela de supporter la vie !

FALK. – Et si cela nous concernait ?

SVANHILD. – Concerner ! – Quoi donc ? Des circonstances extérieures peuvent-elles faire quelque chose ? Je te l'ai déjà dit ; si tu veux lutter, je me tiendrai à ton côté et j'y tomberai. Ô, rien n'est plus facile, comme la messagère de la bible, de laisser la maison derrière soi, de se réjouir, souffrir, et suivre celui que l'on aime, en avant vers Dieu.

FALK (*l'embrasse*). – Venez donc, temps d'hiver, violents et puissants ! Nous sommes debout dans l'orage ; personne ne peut nous ébranler !

(*Mme Halm et Guldstad arrivent de la droite par le fond. Falk et Svanhild restent debout près du pavillon.*)

GULDSTAD (*à voix basse*). – Voyez, madame !

MME HALM (*surprise*). – Ensemble !

GULDSTAD. – Doutez-vous encore ?

MME HALM. – C'est extraordinaire !

GULDSTAD. – Oh, j'ai encore remarqué comme il a tranquillement couvé son ouvrage.

MME HALM (*à elle-même*). – Qui aurait pu penser que Svanhild était si rusée ! (*Vivement à Gulstad.*) Mais, non, je ne puis croire...

GULDSTAD. – Bien ; on va vérifier.

MME HALM. – Maintenant, à l'instant ?

GULDSTAD. – Oui, et vigoureusement.

MME HALM (*lui tend la main*). – Dieu soit avec eux !

GULDSTAD (*sérieux*). – Merci, il peut en être besoin.

(*Il descend.*)

MME HALM (*regarde derrière soi en s'en allant*). – Quelle que soit l'issue, l'enfant sera heureuse.

(Elle entre dans la maison.)

GULDSTAD *(se rapproche de Falk)*. – Vous avez bien juste temps ?

FALK. – Un quart d'heure, et je pars.

GULDSTAD. – Il n'en faut pas plus.

SVANHILD *(veut s'éloigner)*. – Adieu !

GULDSTAD. – Non, restez !

SVANHILD. – Resterai-je ?

GULDSTAD. – Jusqu'à ce que vous ayez répondu. Entre nous il faut que tout soit clair ; – il faut que nous parlions à cœur ouvert tous trois.

FALK *(surpris)*. – Nous trois ?

GULDSTAD. – Oui, Falk, – maintenant, il faut jeter le masque.

FALK *(réprime un sourire)*. – À votre service.

GULDSTAD. – Écoutez donc. Voilà environ une demi-année que nous nous sommes connus ;

– nous nous disputions...

FALK. – Oui.

GULDSTAD. – Presque jamais nous n'étions d'accord ; nous nous sommes parfois donné mutuellement la bordée ; vous étiez comme le commandant d'une affaire méditée, et je n'étais qu'un des simples des faits journaliers. Et pourtant c'était comme si une corde nous eût liés l'un à l'autre, comme si mille choses oubliées des orgies de pensées de ma propre jeunesse, évoquées par vous, revenaient au jour. Oui, oui, vous me regardez, mais les cheveux grisonnants ont aussi débordé libres et bruns un printemps, et le front, qui arrose la vie journalière d'un homme d'une sueur d'esclavage, n'a pas toujours porté des rides. Mais assez là-dessus ; je suis homme d'affaires...

FALK (*légèrement moqueur*). – Vous êtes la saine intelligence pratique.

GULDSTAD. – Et vous êtes le jeune brillant chanteur de l'espoir. (*Il se met entre eux.*) Ainsi, voyez, Falk et Svanhild, me voici. Maintenant il

faut parler ; car l'instant est proche, qui secrètement apporte bonheur ou regret.

FALK (*raide*). – Parlez donc !

GULDSTAD (*souriant*). – Je vous ai dit hier que je méditais une sorte de poème...

FALK. – Réel.

GULDSTAD (*fait lentement signe que oui*). – Oui !

FALK. – Et si l'on demande d'où vous tirez la matière... ?

GULDSTAD (*regarde un instant Svanhild et se tourne de nouveau vers Falk*). – C'est une même matière que tous deux avons trouvée.

SVANHILD. – Maintenant je dois partir.

GULDSTAD. – Non restez, et écoutez jusqu'au bout. À une seconde femme je n'ai rien demandé de pareil. Vous, Svanhild, j'ai appris à vous connaître à fond ; pour faire ici la prude, votre âme est trop fière. Je vous ai vue grandir, vous

développer ; vous possédiez tout ce que j'estime en une femme ; mais longtemps je n'ai vu en vous qu'une fille ; – maintenant je demande – voulez-vous être ma femme ?

(Svanhild se détourne honteuse.)

FALK *(lui saisit le bras)*. – N'en dites pas plus !

GULDSTAD. – Doucement ; elle répondra. Demandez, vous aussi, qu'elle puisse choisir librement.

FALK. – Moi... dites-vous ?

GULDSTAD *(le regarde fixement)*. – Il s'agit de conserver trois vies au bonheur, – non seulement la mienne. Ne dissimulez pas, cela ne vous servirait guère car, bien que mes actions soient très bas, j'ai reçu pourtant une sorte de don de pénétration. Oui, Falk, vous l'aimez. Avec joie j'ai vu ce jeune amour s'épanouir en fleur ; mais cet amour, le fort, hardi, c'est lui-même qui peut briser son bonheur.

FALK (*en sursaut*). – Vous osez dire cela !

GULDSTAD (*tranquille*). – Par droit d'expérience. Si maintenant vous la gagniez...

FALK (*menaçant*). – Eh bien ?

GULDSTAD (*lentement et posément*). – Oui, supposez qu'elle ose tout construire sur cette base, et tout risquer sur cette seule carte, – et que l'orage de la vie balaye cette base, et que la fleur se fane sous les ombres du temps ?

FALK (*s'oublie et s'écrie*). – Impossible !

GULDSTAD (*avec un regard significatif*). – Hum, ainsi pensais-je aussi, quand j'étais jeune, comme vous. Autrefois j'ai brûlé pour une femme ; puis nos chemins se séparèrent. Hier nous nous sommes rencontrés ; – rien n'est resté.

FALK. – Hier ?

GULDSTAD (*sourit sérieusement*). – Hier. Vous connaissez la femme du prêtre...

FALK. – Quoi ? C'était elle qui...

GULDSTAD. – Qui alluma la flamme. D'elle j'ai eu l'esprit occupé pendant bien des années, et toujours elle apparaissait devant mon souvenir, telle qu'elle était, la jolie jeune femme, lorsque nous nous sommes rencontrés au frais printemps. Maintenant vous allumez le même feu de folie, maintenant vous tentez le même jeu de hasard, – voyez, c'est pourquoi je dis : Prudence ! Arrêtez, et réfléchissez ; – votre jeu est dangereux !

FALK. – Non, j'ai dit à toute la société du thé ma forte foi ; qu'aucun doute ne peut ébranler...

GULDSTAD (*achève la pensée*). – Que l'amour à libre plaisir peut résister aux habitudes, aux nécessités, et aux soucis, et aux années. Eh bien, soit ; il est possible que ce soit vrai ; mais voyez maintenant la chose par un autre côté. Ce qu'est l'amour, personne ne le peut expliquer ; en quoi consiste cette foi délicieuse, que l'un a été fait pour la vie bienheureuse à deux – voyez, aucun homme sur terre ne le peut analyser. Mais le ménage est quelque chose de pratique, et aussi les fiançailles, mon cher ; et facilement cela se prouve en fait que tel est formé précisément pour

tel et tel. Mais l'amour frappe à l'aveugle, il ne choisit pas une épouse, mais une femme ; et si cette femme n'a pas été faite pour l'union avec vous... ?

FALK (*raide*). – Eh bien !

GULDSTAD (*lui frappe sur l'épaule*). – Alors l'affaire est perdue. D'heureuses fiançailles ne dépendent pas seulement de l'amour, mais de beaucoup plus, des membres de la famille, que l'on voit volontiers ; de l'esprit, que l'on peut porter sous le même chapeau. Et le ménage ? Oui, c'est une mer de pures demandes et de pures exigences qui ont peu affaire avec l'amour. Il faut de l'esprit domestique et des vertus douces, il faut ici de la cuisine et des choses de ce genre, de la résignation et du respect pour les commandements et les devoirs, – et beaucoup de choses qui en présence de la jeune fille ne peuvent être comprises comme objets d'information.

FALK. – Et alors – ?

GULDSTAD. – Écoutez un conseil, précieux

comme de l'or. Écoutez un peu l'expérience ; voyez autour de vous dans la vie, où chaque paire d'amoureux a la bouche pleine, comme si des millions leur étaient donnés. Devant l'autel ils iront en toute hâte, eux deux ; ils ont une maison et sont dans les bonnes grâces du bonheur ; ainsi se passe un temps dans l'ivresse du triomphe et la fidélité ; puis vient un jour de règlement ; – oh, oh ! L'usine alors tout entière est en banqueroute. Faillie est la fleur de jeunesse sur les joues de la femme, faillie la floraison de la pensée en elle ; failli le courage de la victoire dans l'esprit de l'homme, failli tout charbon qu'autrefois on avait vu étinceler ; faillie, faillie toute la boutique ; et deux pareils allaient pourtant dans la vie comme maison d'amour de première classe !

FALK (*avec éclat*). – C'est un mensonge !

GULDSTAD (*impassible*). – Il y a quelques heures, c'était pourtant vérité. C'étaient vos paroles, lorsque vous étiez là, seul contre tous, et frappiez sur toute la société réunie pour le thé. Là résonnait la négation de tous côtés, comme maintenant elle vient de vous ; oui, cela se

conçoit aisément ; nous trouvons tous que cela sonne mal, d'entendre nommer la mort quand nous sommes malades. Voyez le prêtre, lui qui a composé, peint, dans ses jours de liberté, avec esprit et goût ; – comment pouvez-vous vous étonner qu'il se soit abaissé, lorsque lui et elle sont venus sous le même toit ? Elle était faite pour être son amante, – comme épouse pour lui elle n'avait nullement été faite. Et de même l'employé, qui écrivait de bons vers ? Dès que mon homme fut fiancé au nom de Dieu, toutes les rimes se mirent de travers, et depuis lors sa muse a dormi, bercée au bruit de son éternel droit. Vous voyez... (*Il regarde Svanhild.*) Vous avez froid ?

SVANHILD (*doucement*). – Je n'ai pas froid.

FALK (*s'efforce de prendre un ton moqueur*). – Et quand jamais à la fin il ne resterait un actif, mais un passif seulement, – pourquoi voulez-vous risquer le capital dont vous disposez dans une si peu avantageuse loterie ! Il semble presque que vous ayiez la croyance que vous avez été fait surtout pour la banqueroute ?

GULDSTAD (*le regarde, sourit et hoche la tête*). – Mon fier jeune Falk, – gardez-vous de la plaisanterie. – De deux manières un couple peut s’installer. On peut prendre comme base le crédit de l’illusion, les lettres de change à long terme sur une ivresse éternelle, sur la permanence de l’âge de 18 à 19, et sur l’impossibilité de la goutte et du tabac à priser ; – on peut se baser sur les joues roses, les yeux clairs et les longs cheveux, sur la foi confiante que rien de tout cela ne s’efface, et que le temps de la perruque jamais ne vient. On peut se baser sur des pensées pleines de sentiments, sur l’épanouissement dans la poussière desséchée du désert, sur des cœurs qui à travers tout le cours d’une vie, battent, comme lorsque le premier oui a été dit et entendu. Comment s’appelle pareil trafic ? Vous connaissez le nom ; – cela s’appelle boniment, – boniment, chers amis !

FALK. – Maintenant je puis juger que vous êtes un dangereux tentateur, – vous, l’homme de bien-être ; peut-être millionnaire, tandis que tout ce qui m’appartient en ce monde, a pu être enlevé

par deux artilleurs.

GULDSTAD (*tranchant*). – Que voulez-vous dire par là ?

FALK. – Cela se touche ; car la base solide, je pense, est bien l'argent, – l'argent miraculeux, qui fait à bien des veuves entre deux âges un ornement, de la gloire dorée de sainte Gertrude.

GULDSTAD. – Oh non, il y a encore autre chose qui vaut mieux. C'est le tranquille, cordial courant d'amical respect, qui peut honorer son objet aussi complètement que l'allégresse dans un rêve confus. C'est un sentiment de bonheur du devoir, de soins confortables, de paix de la maison, d'inclinaison du vouloir l'un vers l'autre, d'éveil pour qu'aucune pierre ne vienne blesser le pied de l'élue partout où elle va dans la vie. C'est une main de douceur qui panse les blessures, c'est la puissance de l'homme, qui porte d'un dos volontaire l'équilibre, qui offre à travers les années son bras qui soutient fidèlement et porte confiant. – Tel est le fondement, Svanhild, que je puis offrir pour la construction de votre bonheur ;

répondez maintenant. (*Svanhild fait un grand effort pour parler ; Guldstad étend la main et l'empêche.*) Réfléchissez bien, pour n'avoir pas à vous repentir ! Choisissez entre nous d'un esprit clair et de sang froid.

FALK. – Et d'où savez-vous...

GULDSTAD. – Que vous l'aimez ! Je l'ai lu au fond de vos yeux. Dites-le lui aussi maintenant. (*Il lui serre la main.*). Maintenant je rentre. Que le jeu finisse. Et si vous pouvez me promettre de la main et de la bouche d'être pour elle un ami dans la vie, un bâton sur la route, un soutien dans le malheur, comme je puis l'être... – (*Il se tourne vers Svanhild.*) Soit, passez donc une barre sur ce que j'ai offert. Alors j'ai gagné la victoire, une victoire tranquille ; vous gagnez le bonheur ; c'était ce que je voulais. (*À Falk.*) Et, c'est vrai, – vous avez parlé d'argent ; croyez-moi, c'est un peu plus qu'un colifichet. Je suis seul, je ne connais aucune personne chère ; tout ce qui est à moi, sera à vous ; vous serez mon fils et elle ma fille. Vous savez qu'à la frontière je possède une usine ; j'y vais ; vous vous mettez en ménage, et

sitôt l'année finie, nous nous reverrons. – Vous me connaissez maintenant, Falk ; examinez-vous vous-même, n'oubliez pas que le voyage qui descend le fleuve de la vie n'est pas un jeu, n'est pas de jouir et savourer ; – et puis, au nom de Dieu, – alors choisissez !

(Il entre dans la maison. Falk et Svanhild se regardent timidement.)

FALK. – Tu es si pâle.

SVANHILD. – Et toi si immobile.

FALK. – Oui.

SVANHILD. – Il a été le pis pour nous.

FALK *(comme à lui-même)*. – Il m'a enlevé ma force.

SVANHILD. – Comme il a frappé fort.

FALK. – Il s'entendait à porter ses coups.

SVANHILD. – C'était comme si tout s'effondrait en un instant. *(Plus près de lui.)* Comme nous étions riches, riches l'un par l'autre,

lorsque le monde entier nous avait abandonnés, lorsque nos pensées montaient, comme contre le rivage, l'écume des vagues brisées dans la nuit tranquille. Il y avait le courage des victoires dans nos âmes, et la confiance en l'amour éternel entre deux ; – il est venu avec les biens de la terre, il a pris notre foi, et implanté le doute, – et tout s'en est allé !

FALK (*avec violence*). – Ôte cela de ton souvenir ! Tout ce qu'il a dit était vrai pour d'autres, mais un mensonge pour nous !

SVANHILD (*hoche lentement la tête*). – L'épi de blé qu'un grêlon du doute a frappé ne pourra jamais plus s'agiter.

FALK (*anxieux, avec éclat*). – Si, nous deux, Svanhild... !

SVANHILD. – Abandonne un espoir qui trompe ; si tu sèmes le mensonge, tu moissonneras des larmes. Les autres, dis-tu ? Et ne crois-tu pas qu'un chacun a pensé comme toi et moi, qu'il était celui qui pourrait défier la foudre, qu'aucun orage de la terre ne pourrait

abattre, que le brouillard aperçu au loin dans le ciel, sur les ailes de la tempête jamais ne pourrait atteindre !

FALK. – Les autres se sont séparés vers différents buts ; moi je ne veux que ton amour, et lui seulement. Vois, ils s'égosillent aux criaileries de la vie, je te soutiendrai tranquillement avec de fortes branches.

SVANHILD. – Mais si enfin lui-même disparaissait, cet amour, qui devrait tout porter, – as-tu alors, ce qui fonde encore le bonheur ?

FALK. – Non, avec mon amour tout tombe.

SVANHILD. – Et oses-tu saintement me promettre devant Dieu que jamais, comme une fleur fanée, il ne se penchera, mais embaumera, comme aujourd'hui, et s'épanouira pour toute la vie ?

FALK (*après un court silence*). – Il durera longtemps.

SVANHILD (*douloureusement*). – Oh,

« longtemps », « longtemps » ; – mot pauvre et misérable ! Que peut valoir « longtemps » pour l'amour ? C'est son arrêt de mort, la moisissure sur la semence. « À tout jamais je crois à l'amour » – la chanson se taira donc, et à la place on entendra : Je t'aimais l'an dernier ! (*Comme soulevée par une forte inspiration.*) Non, ce n'est pas ainsi que notre jour de bonheur baissera, il ne mourra pas avec des larmes de soleil derrière un nuage à l'ouest ; – notre soleil s'éteindra, comme une merveille de l'air, en plein midi, alors qu'il brille le mieux !

FALK (*effrayé*). – Que veux-tu, Svanhild ?

SVANHILD. – Nous sommes enfants du printemps ; après lui ne viendra pas d'automne, alors que l'oiseau chanteur se tait dans ta poitrine, et jamais plus n'aspire là où il fut porté. Après lui jamais aucune couverture d'hiver ne jettera le voile sur le cadavre de tous les rêves ; – notre amour le joyeux, victorieusement fier, ne se consumera pas longtemps, ne s'énervera pas par l'âge, – il mourra, comme il a vécu, jeune et riche !

FALK (*dans une profonde douleur*). – Et loin de toi, – que me deviendra la vie ?

SVANHILD. – Que deviendra-t-elle près de moi – sans amour ?

FALK. – Un foyer !

SVANHILD. – Où l'âlfe du bonheur lutterait avec la mort. (*Avec force.*) Pour l'union avec toi la force ne me fut pas donnée, je le vois maintenant, je le sens et le sais ! Je pouvais t'enseigner le jeu joyeux d'amour, mais je n'ose porter ton âme à travers le grave. (*Plus près avec une chaleur croissante.*) Maintenant nous avons crié l'allégresse dans l'enivrement d'un jour de printemps ; maintenant aucun engourdissement, sur les coussins de la mollesse ! Donne à l'âlfe des ailes, laisse-le pour le frémissement de la chanson, s'envoler en troupeau avec de jeunes dieux ! Et s'il a chaviré, notre bateau d'avenir, – une planche est sur l'eau, – je le sais ; le hardi nageur atteint le paradis ! Que le bonheur s'enfonce, plonge dans la tombe humide ; notre amour, pourtant, Dieu soit loué, victorieux et

sauvé, touchera terre après le naufrage !

FALK. – Oh je te comprends ! Mais se séparer ainsi ! Juste maintenant, quand le beau monde est ouvert devant nous, – ici, au milieu de printemps, sous le ciel bleu, le jour même où notre jeune pacte a reçu le baptême !

SVANHILD. – C'est pour cela qu'il le faut. Après ce moment, notre chemin d'allégresse ne peut que descendre ! Et malheur, quand une fois viendra le jour du jugement, et quand nous serons admis devant le grand juge, et quand il réclamera, Dieu équitable, le trésor qu'il nous a prêté dans le jardin de la vie, – alors, Falk, une réponse qui raye la grâce : « Nous l'avons perdu sur le chemin de la mort ! »

FALK (*dans une forte résolution*). – Jette l'anneau !

SVANHILD (*avec feu*). – Veux-tu ?

FALK. – Jette-le ! Je te comprends ! Oui, c'est seulement de cette manière que je t'obtiens ! Comme la tombe est le chemin vers l'aurore de la

vie, ainsi l'amour est seulement voué à la vie, quand, délié des désirs, il s'enfuit délivré vers la patrie spirituelle du souvenir ! Jette l'anneau, Svanhild !

SVANHILD (*avec enthousiasme*). – Je suis dégagée de mon devoir ! Maintenant j'ai rempli ton âme de lumière et de poésie ! Vole librement ! Maintenant tu as pris ton essor pour la victoire, – maintenant ta Svanhild a chanté le chant du cygne ! (*Elle prend l'anneau et y dépose un baiser.*) Jusqu'à la fin du monde parmi les joncs de la mer, enfonce-toi, mon rêve, – je te sacrifie pour l'amour ! (*Elle remonte de quelques pas, jette l'anneau dans le fjord et se rapproche de Falk avec une expression radieuse.*) Maintenant je t'ai perdu pour cette vie, – mais je t'ai gagné pour l'éternité !

FALK (*fortement*). – Et maintenant à l'action journalière chacun de son côté ! Sur terre ne se rencontreront plus jamais nos chemins. Chacun va, chacun lutte sans plainte. Nous étions atteints par les vapeurs fiévreuses du temps ; nous voulions la récompense de la victoire sans

combat, la paix du sabbat sans jours de travail, bien que l'exigence soit lutter et renoncer.

SVANHILD. – Mais sans amertume.

FALK. – Non, non, – avec le courage de la vérité. Aucun débordement du flux de la vengeance ne nous menace ; le souvenir, dont tous deux avons hérité pour la vie, éclairera brillamment les nuages sombres, et sera comme l'arc-en-ciel aux sept couleurs le plus splendide, – comme le témoignage du pacte entre nous et Dieu. À cette clarté tu vas à tes tranquilles devoirs...

SVANHILD. – Et tu t'en vas là-haut vers ton but comme poète !

FALK. – Comme poète ; oui, car tout homme l'est, dans l'école, le parlement ou l'église, tout homme, qu'il soit haut ou bas placé, qui voit l'idéal derrière ses actes. Oui, je vais là-haut ; le cheval de l'essor est sellé ; je sais que ma vie est à jamais anoblie ! Maintenant, adieu !

SVANHILD. – Adieu !

FALK (*l'embrasse*). – Un baiser !

SVANHILD. – Le dernier. (*Elle se dégage.*)
Maintenant je puis te perdre joyeuse pour cette
vie !

FALK. – Quand toute lumière au monde
s'éteindrait, – la pensée de la lumière vit du
moins, car elle est Dieu.

SVANHILD (*s'éloigne vers le fond.*). – Adieu !

(*Elle sort.*)

FALK. – Adieu ! – Je crie joyeux encore... (*Il
agite son chapeau.*) Bel amour de Dieu sur terre,
hurra !

(*La porte s'ouvre. Falk remonte vers la
droite ; les plus jeunes de la société sortent en
riant et se réjouissant.*)

LES JEUNES FILLES. – Dansons dans le jardin.

UNE JEUNE FILLE. – Vivre c'est danser !

UNE AUTRE. – Une danse de printemps, avec
de fraîches couronnes de fleurs !

QUELQUES-UNES. – Oui, danser, danser !

TOUTES. – Et ne jamais s'arrêter !

(Styver entre avec Straamand à son bras. Mme Straamand et les enfants suivent.)

STYVER. – Oui, toi et moi sommes amis d'aujourd'hui.

STRAAMAND. – Et moi et toi combattons pour la cause commune.

STYVER. – Quand les deux puissances de l'État combattent ensemble...

STRAAMAND. – Tout résultat devient...

STYVER (*vite*). – Profit !

STRAAMAND. – Et joie.

(Mme Halm, Lind, Anna, Guldstad, Mlle Skære, et le reste des hôtes sortent. Les yeux de toute la famille cherchent Falk et Svanhild. Stupeur générale, quand on les aperçoit séparés.)

MLLE SKÆRE (*parmi les tantes, joignant les*

mains). – Quoi ? Dites-moi si je rêve ou je veille !

LIND (*qui n'a rien remarqué*). – Il faut que je salue mon nouveau beau-frère. (*En même temps que beaucoup d'hôtes, il s'approche de Falk, mais fait involontairement un pas en arrière dès qu'il le regarde et dit :*) Que t'est-il arrivé ? Tu as, comme Janus, deux visages !

FALK (*avec un sourire*). – Je crie, comme Montanus¹ : la terre est plate, messieurs ; – les yeux m'abusaient ; plate comme une galette ; – êtes-vous contents !

(*Il sort rapidement vers la droite.*)

MLLE SKÆRE. – Un refus !

LES TANTES. – Un refus ?

MME HALM. – Chut, taisons cela !

¹ Principal personnage de « Erasmus Montanus », comédie de L. Holberg (1724) qui est obligé de reconnaître que la terre n'est pas ronde, pour pouvoir épouser sa fiancée.

(Elle remonte vers Svanhild.)

MME STRAAMAND *(au prêtre)*. – Pense, un refus !

STRAAMAND. – Mais est-ce possible !

MLLE SKÆRE. – Oui !

LES DAMES *(de bouche en bouche)*. – Un refus ! Un refus ! Un refus ! *(Elles se réunissent en troupeau plus loin dans le jardin.)*

STYVER *(comme pétrifié)*. – Quoi ? A-t-il fait demande ?

STRAAMAND. – Oui, pense, toi ! Il riait de nous, ha, ha...

(Ils se regardent sans plus parler.)

ANNA *(à Lind)*. – Ah, c'est bien cela ! Ouf, qu'il était vilain !

LIND *(l'embrasse et la baise)*. – Hurra, maintenant tu es tout à fait à moi !

(Ils remontent dans le jardin.)

GULDSTAD (*regarde en arrière du côté de Svanhild*). – Il y a encore quelque chose de brisé dans cette âme ; mais, ce qui vit encore, je veux le guérir.

STRAAMAND (*retrouve la parole et embrasse Styver*). – Maintenant tu peux avec confiance rester fiancé avec ta chère Mlle Skære !

STYVER. – Et tu peux voir avec joie ta famille augmenter chaque année de jeunes Straamand !

STRAAMAND (*se frotte les mains de plaisir et regarde du côté de Falk*). – C'était bien fait pour lui, l'insolent coquin ; – ainsi ce sera, pour ces habiles prophètes !

(*Ils remontent en causant, tandis que Mme Halm s'approche avec Svanhild*)

MME HALM (*à voix basse et empressée*). – Et rien ne te lie ?

SVANHILD. – Non, rien ne me lie.

MME HALM. – Bien ; tu connais alors le devoir d'une fille.

SVANHILD. – Conseille-moi.

MME HALM. – Merci, enfant. (*Avec un signe du côté de Guldstad.*) Il est un riche parti, et s'il n'y a pas d'empêchement...

SVANHILD. – Une seule chose je demande à ce propos : m'en aller...

MME HALM. – C'est justement son intention.

SVANHILD. – Et un délai...

MME HALM. – Combien donc ? Rappelle-toi, le bonheur t'appelle.

SVANHILD (*sourit doucement*). – Oh, pas longtemps ; seulement jusqu'à la chute des feuilles.

(*Elle va s'appuyer contre la véranda ; Mme Halm rejoint Guldstad.*)

STRAAMAND (*parmi les hôtes*). – Une chose, chers amis, nous avons apprise aujourd'hui ; si le doute parfois nous assiège rudement, la cause de la vérité l'emporte sur le serpent, et l'amour est

vainqueur.

LES HÔTES. – Oui, il est vainqueur !

(On s'embrasse et se baise de tous côtés. Dehors à gauche, on entend des rires et un chant.)

MLLE SKÆRE. – Qu'est cela maintenant ?

ANNA. – Les étudiants !

LIND. – Le quatuor, qui va en montagne ; – et moi qui ai complètement oublié d'envoyer avis...

(Les étudiants viennent de gauche et restent debout à l'entrée.)

UN ÉTUDIANT (à Lind). – Nous sommes exacts !

MME HALM. – C'est donc Lind que vous cherchez ?

MLLE SKÆRE. – C'est fâcheux ; il est fiancé maintenant...

UNE TANTE. – Ainsi vous pouvez juger qu'il

n'a rien à faire en forêt.

L'ÉTUDIANT. – Fiancé !

TOUS LES ÉTUDIANTS. – Félicitations !

LIND. – Merci bien.

L'ÉTUDIANT (*aux camarades*). – Voilà notre bateau de chanteurs sur le flanc. Qu'allons-nous faire ? Il nous manque notre ténor.

FALK (*qui arrive de droite, vêtu d'été, avec une casquette d'étudiant, un sac et un bâton*). – Je le chanterai dans le chœur de la jeunesse de Norvège !

LES ÉTUDIANTS. – Toi, Falk ! Hurra !

FALK. – En montagne dans la divine nature, qui chasse l'abeille de sa cage d'hiver ! J'ai une double harmonie dans ma poitrine, un tympanon aux cordes merveilleusement tissées, avec double résonance, une haute pour la joie de la vie, et une, qui vibre en bas, profonde et longue. (*S'adressant séparément aux étudiants.*) Tu as la palette ? – Toi, du papier à musique ? Bien ; répandez-vous,

essaim, dans ce vert feuillage, nous apporterons le pollen des fleurs à la reine de la ruche, à notre grand-mère ! (*Tourné vers la société, tandis que les étudiants s'en vont et que l'on entend légèrement le chœur du premier acte.*) Pardonnez-moi tout, les grandes choses et les moindres, je ne veux rien me rappeler ; (*à voix basse*) mais de tout me souvenir.

STRAAMAND (*dans une joie débordante*). – Et, voici que le pot du bonheur est de nouveau plein ! Ma femme a un espoir, une douce promesse... (*Il le prend à part et lui dit à voix basse.*) Elle vient de me confier, la chère âme... (*peu perceptible par-ci par-là.*) Si tout va bien... à la Saint-Michel... le treizième !

STYVER (*avec Mlle Skære à son bras, se tourne vers Falk, avec un sourire de triomphe, et dit, en indiquant le prêtre*). – J'aurai les cent thalers, m'établirai...

MLLE SKÆRE (*avec un salut ironique*). – À Noël, je jette ma robe de fille.

ANNA (*de même en prenant le bras de son*

fiancé). – Mon Lind reste ici, laissons la foi tranquille...

LIND (*dissimule sa contrainte*). – Et je chercherai un poste de professeur dans une école de filles.

MME HALM. – J'exercerai Anna à toutes sortes de talents...

GULDSTAD (*sérieux*). – Je vais au travail avec un poème sans faste – sur quelqu'un qui vit pour un devoir sacré.

FALK (*avec un sourire par-dessus la foule*). – Et moi je vais là-haut – vers les possibilités d'un avenir ! Adieu ! (*À voix basse à Svanhild.*) Dieu te bénisse, épouse de ma vie printanière ; si loin que j'aille, mes actes t'atteindront !

(Il agite sa casquette et suit les étudiants.)

SVANHILD (*le suit un instant du regard et dit à mi-voix, mais fortement*). – Maintenant j'ai fini ma vie de plein air ; maintenant les feuilles tombent ; que le monde me prenne.

(À ce moment on joue un air de danse sur le piano, et les bouchons de champagne sautent au fond. Les messieurs se précipitent avec les dames à leur bras ; Guldstad s'approche de Svanhild et s'incline devant elle ; elle tressaille un instant, mais se ressaisit et lui tend la main. Mme Halm et les membres les plus proches de la famille, qui ont suivi cette scène avec attention, accourent et les entourent avec des cris de joie, dominés par la musique et la gaieté des danseurs plus loin dans le jardin.)

(Cependant, loin dans ta campagne, se mêlant à la musique de danse, résonne fort et brillant :)

LE CHŒUR DE FALK ET DES ÉTUDIANTS.

*Et si, à la fin, j'ai coulé mon navire,
oh, que c'était délicieux de naviguer ainsi !*

LA PLUPART SUR LA SCÈNE. – *Hurra !*

(Danse et joie ; le rideau tombe.)

Table

Acte premier.....	6
Acte deuxième	82
Acte troisième	137

Cet ouvrage est le 364^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.